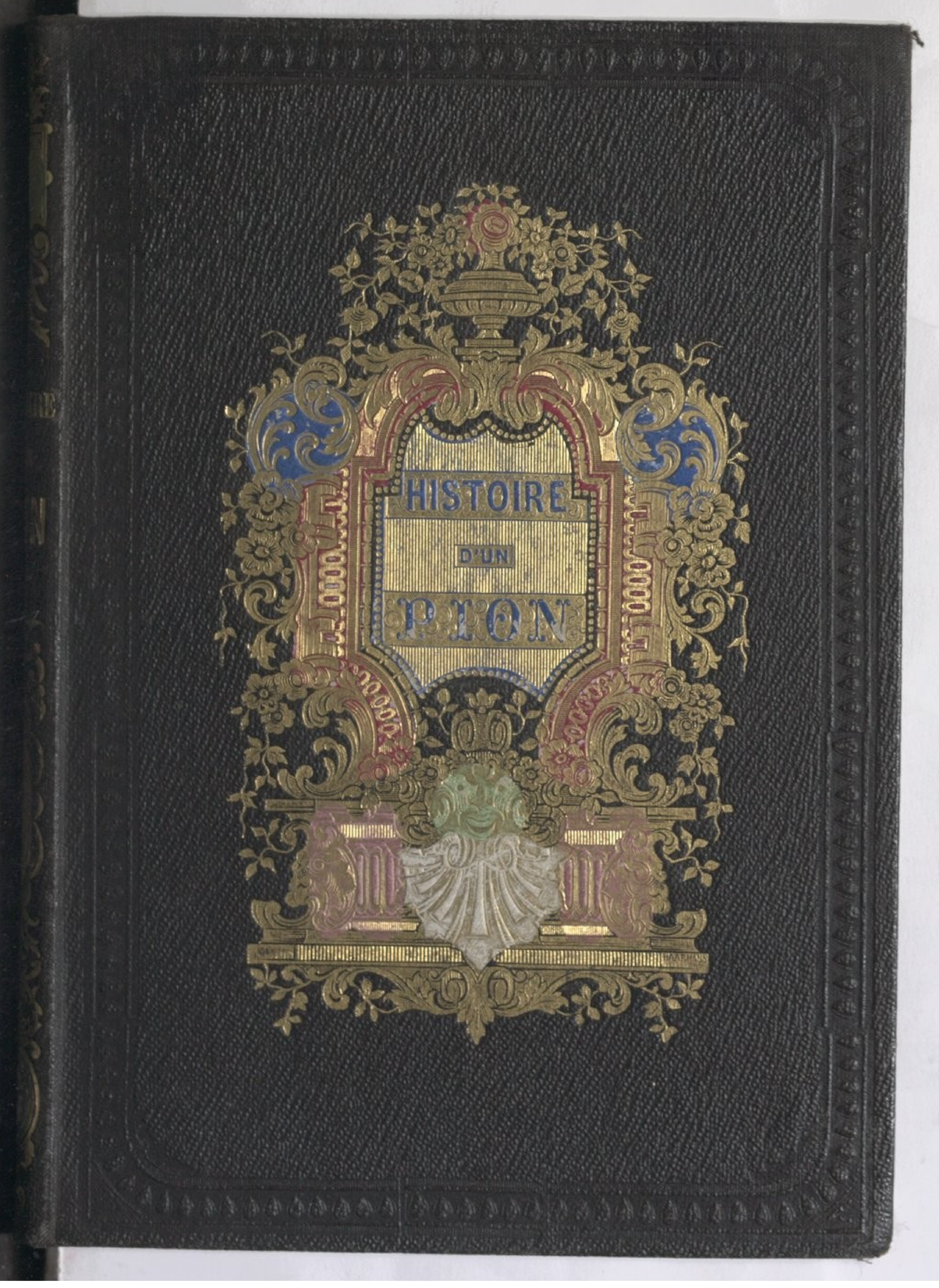
Histoire d'un pion, suivie de l'Emploi du temps, de Deux dialogues sur le courage et de l'Esprit des lois, ou les [...]


HISTOIRE
D'UN
PION



HISTOIRE
D'UN PION



IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Ce
RUE SAINT-BENOIT, 7.



HISTOIRE

D'UN PION

SUIVIE

DE L'EMPLOI DU TEMPS

DE DEUX DIALOGUES SUR LE COURAGE

ET

DE L'ESPRIT DES LOIS

OU LES VOLEURS VOLÉS

PAR

ALPHONSE KARR

Vignettes par Gérard Séguin



PARIS

E. BLANCHARD, ÉDITEUR

RUE RICHELIEU 78

ANCIENNE LIBRAIRIE HETZEL

1854

HISTOIRE D'UN PION



HISTOIRE D'UN PION

Pour ceux de nos jeunes lecteurs qui habitent loin de Paris et qui peuvent bien ne pas être au courant des malices et du langage de messieurs les écoliers de la capitale, il n'est pas inutile de donner la traduction du mot *pion*. C'est le nom irrévérencieux par lequel ils désignent entre eux les maîtres d'étude et les professeurs. Je ne pense pas

qu'ils se soient jamais beaucoup inquiétés de l'étymologie de ce nom, qu'ils s'avisent parfois d'imposer à des hommes fort respectables par leur caractère et par leur science.

Pion se trouve dans quelques vieux livres français pour piéton. Dans les temps anciens, les chevaliers et les nobles ne combattaient qu'à cheval; l'infanterie, qui est devenue la principale force de nos armées, n'était alors composée que de ceux qui ne pouvaient avoir un cheval. Ce mot est resté au jeu d'échecs pour désigner les moindres pièces du jeu, les simples soldats. On a employé quelquefois le mot *pion* pour ivrogne, mais alors on le faisait dériver d'un mot grec qui signifie boire. Par allusion au jeu d'échecs, on appelle encore *pion* un homme sans importance, sans force, destiné à être pour les autres un jouet et une proie facile.

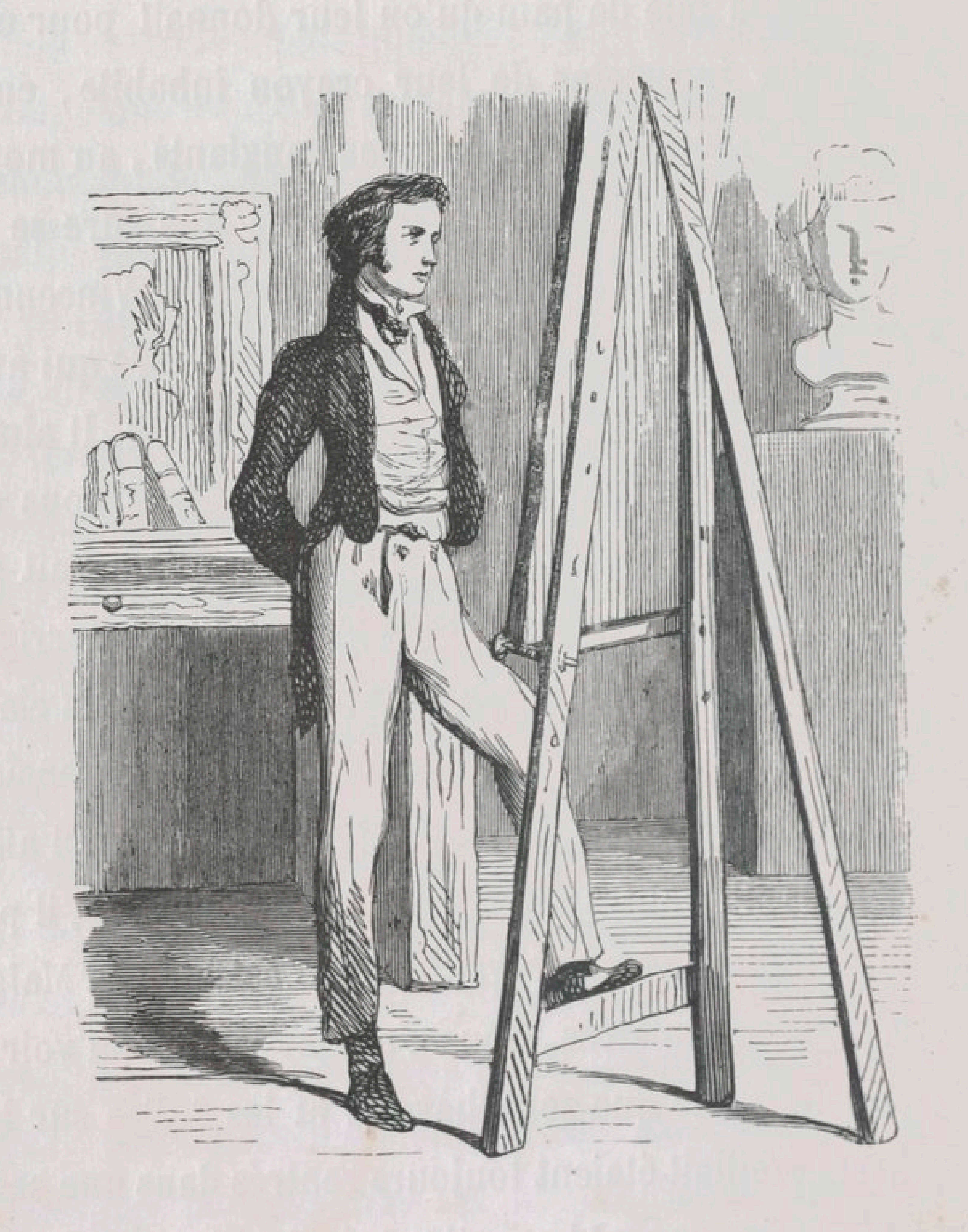
L'histoire que je veux vous raconter s'est passée sous mes yeux. J'étais alors enfant et un des plus jeunes écoliers de la pension; aussi n'y ai-je joué qu'un rôle accessoire, les plus grands, *les grands*, comme nous les appelions, s'étant naturellement partagé les rôles importants.

Tous les matins, vers six heures, nous passions une heure dans l'atelier de dessin; quelques-uns, qui avaient pour cet art des dispositions naturelles, y prenaient de l'intérêt et travaillaient sérieusement; les autres, con-

damnés à faire d'éternelles pages d'yeux, de bouches, de nez et d'oreilles, laissaient passer l'heure de la classe, et abusaient de la mie de pain qu'on leur donnait pour effacer les traits incertains de leur crayon inhabile, en se livrant, à distance, des combats peu sanglants, au moyen de petites boulettes qu'ils se lançaient avec une adresse qui eût fait honneur à des artilleurs au polygone de Vincennes.

Le professeur de dessin était un jeune peintre qui avait déjà dû talent, mais point encore de réputation. Il aimait passionnément son art, et je pense que si cela nous ennuyait de faire des yeux et des nez, cela ne l'amusait pas beaucoup plus de nous les faire faire, et de les corriger. L'atelier, qui ne servait à rien hors des heures de la classe de dessin, lui était abandonné par le maître de la pension, et à part le temps que lui prenaient des leçons qu'il allait donner dans une autre pension du même quartier, il passait toutes les journées à travailler dans cet atelier. Malgré nos tentatives opiniâtres, nous n'avions jamais pu voir ce qu'il faisait, parce que son chevalet et les toiles sur lesquelles il travaillait étaient toujours rentrés dans une petite pièce, sorte de mansarde contiguë à l'atelier qui lui servait de domicile. Cette précaution, prise à la fois contre la poussière et contre notre curiosité, avait toujours triomphé de nos efforts persévérants.

Antoine ***, le maître de dessin, avait une physionomie intelligente, expressive, mais parfois un peu singulière;



ses vêtements propres, mais limés par le temps et par la brosse, n'étaient à la mode que lorsque la mode, après de nombreuses variations, recommençait son cercle

et ramenait en triomphe ce qu'elle avait proscrit avec dédain.

« Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore. »

« Beaucoup de choses renaîtront qui déjà ont été renversées, et nous verrons tomber à leur tour les choses qui aujourd'hui sont le plus en honneur. »

Les enfants sont durs, mais par ignorance. Virgile l'a dit : C'est à l'école de la douleur qu'on apprend la pitié. L'habit bleu, blanchi sur les coutures, de notre professeur, son chapeau rougi et devenu à moitié chauve sous les attaques de la pluie et du soleil, étaient pour les écoliers un sujet incessant de moqueries et de sarcasmes. Grâce à la sollicitude de nos parents, nous n'avions jamais manqué de quelque chose, et nous pensions que l'homme mal mis était un homme avare et ridicule. Aussi notre pauvre Antoine était-il soumis de notre part à un examen scrupuleux ; aucun détail de ses tristes ajustements ne nous échappait. Le premier qui découvrait une pièce à une de ses bottes, ou une éraillure à son éternel habit bleu, poussait son voisin du coude, et avec la rapidité du télégraphe électrique, qui n'était pas encore inventé, la

chose était en un instant révélée et communiquée à toute la classe.

A la classe de dessin succédaient le déjeuner et une courte récréation. Il arriva un jour qu'au moment où la cloche sonna, Antoine, dont les distractions étaient pour ses méchants élèves un sujet de joie et de moqueries, sortit de l'atelier en y oubliant un vieux parapluie bleu dont



l'apparition, quelques jours auparavant, avait été l'objet de notre spéciale attention et de nombreuses facéties sur sa forme surannée et sur la variété de nuances que la pluie et le temps avaient données à sa primitive couleur bleue.

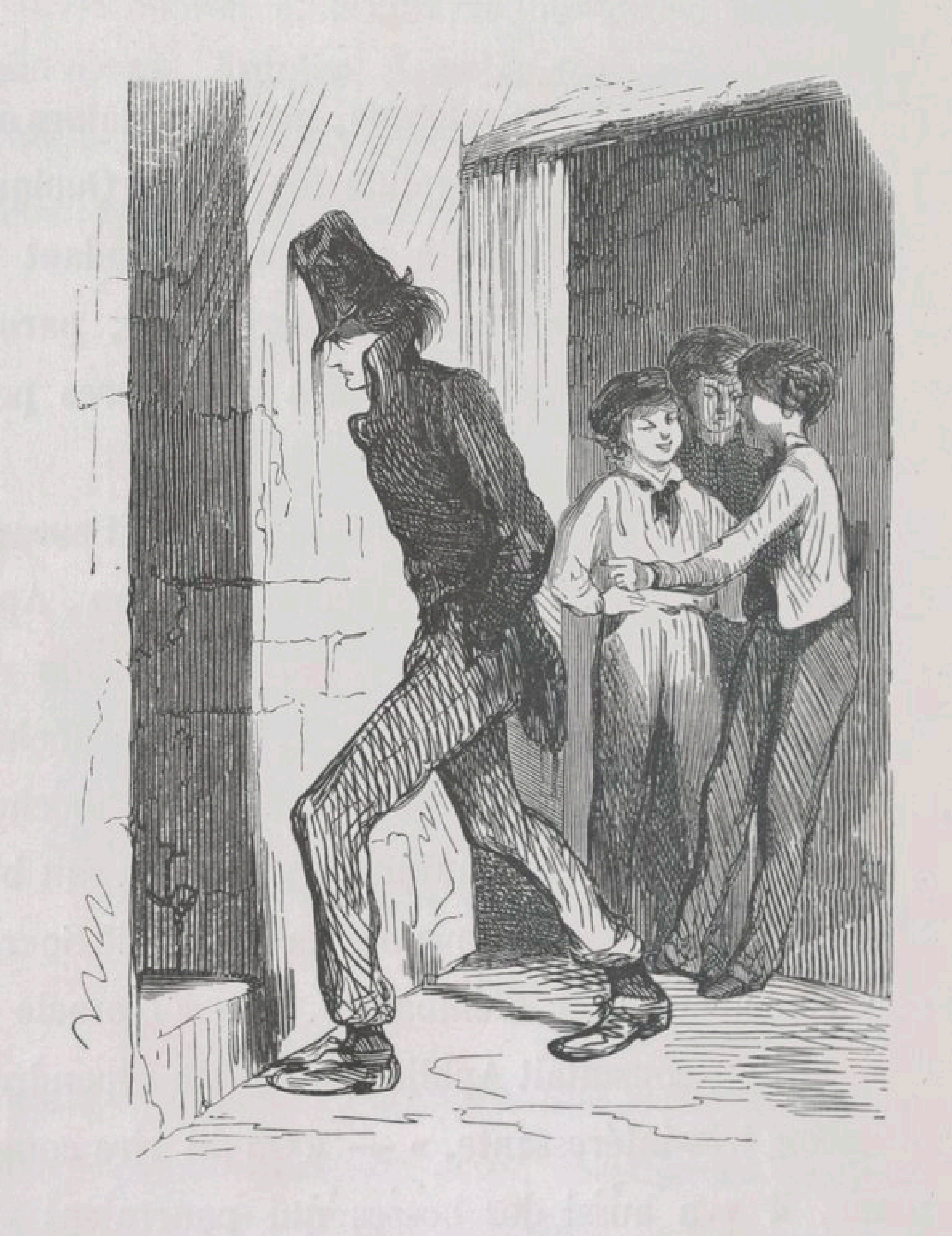
A la vue du parapluie oublié, il vint à l'un de nous l'idée de le cacher sur une planche très-élevée, couverte de ces figures en plâtre appelées *bosses*, d'après lesquelles on dessine quand on est arrivé à une certaine force.

Le lendemain et les jours suivants, nous assistâmes aux recherches inutiles dont le parapluie fut l'objet. Quelques paroles échangées entre nous à voix basse pendant les classes, à voix haute pendant les récréations, paroles inintelligibles pour nos maîtres, mais très-claires pour nous, portaient notre gaieté à son comble.

Les *bosses*, derrière lesquelles le parapluie était enseveli dans la poussière, représentaient Socrate, Platon, Apollon, Laocoon, etc. On peut penser quels éclats de rire causaient des phrases comme celles-ci, que nous échangions sans scrupule devant la victime de notre méchanceté, qui n'y pouvait rien comprendre : « Platon sait bien des choses. » — « Il y a des gens très-inquiets que Socrate pourrait facilement tirer d'embarras. » — « L'oracle de Delphes, si l'on consultait Apollon, pourrait répondre à une question très-intéressante. » — « On dit rire comme un bossu, il y a aussi des bosses qui pourraient s'en donner la joie. » — « Quand Laocoon fut attaqué par les serpents, que ne les rossait-il à coups de para-

pluie! » — « C'est qu'alors il n'avait pas de parapluie. »

Nous vîmes un jour rentrer le maître de dessin par une



pluie violente; loin d'en avoir pitié, ce fut pour nous le sujet d'une joie cruelle : son chapeau semblable à une

gouttière, ses habits ruisselants, nous nous montrions tout, en souriant.

Un jour, un des plus grands d'entre nous, que ses parents avaient mené un dimanche au spectacle, nous fit de longs récits de ce qu'il avait vu. Notre jeune imagination fut séduite par une mystérieuse terreur; la tragédie qu'on nous racontait représentait une conspiration; les conjurés avaient un langage mystérieux et un signe de ralliement et de reconnaissance, etc. Ces idées nous roulèrent dans la tête pendant plusieurs jours, et nous finîmes par vouloir aussi conspirer. Nous ne savions pas bien contre quoi ni contre qui, mais c'était à nos yeux l'accessoire; le principal était le mystère, les mots de passe, les signes de ralliement. Nous reprîmes le parapluie du professeur de dessin derrière les bosses; nous en enlevâmes la soie, et nous replaçâmes le manche et les baleines derrière Socrate et Laocoon. — De la soie bleue on coupa de petits morceaux que les conjurés s'attachèrent en forme de décoration, mais au dedans de l'habit ou de la veste. C'était le signe de reconnaissance.

On n'admit d'abord que dix membres dans la société; puis, après un sévère examen, on s'en adjoignit quelques autres. Puis, d'après la tragédie qui nous avait donné ces belles idées, on prit une grande feuille de papier et

on écrivit dessus, de la plus belle écriture ronde qu'il fut possible, ces mots :

« LISTE DES CONJURÉS. »



Puis seize noms étaient écrits au-dessous, par ordre alphabétique.

Pendant quelques jours on s'amusa beaucoup de cette invention; en effet, on s'abordait en se disant à voix basse le mot d'ordre, qui était :

« VENGEANCE ET PARAPLUIE. »

On déboutonnait sa veste, et on se faisait voir le morceau de

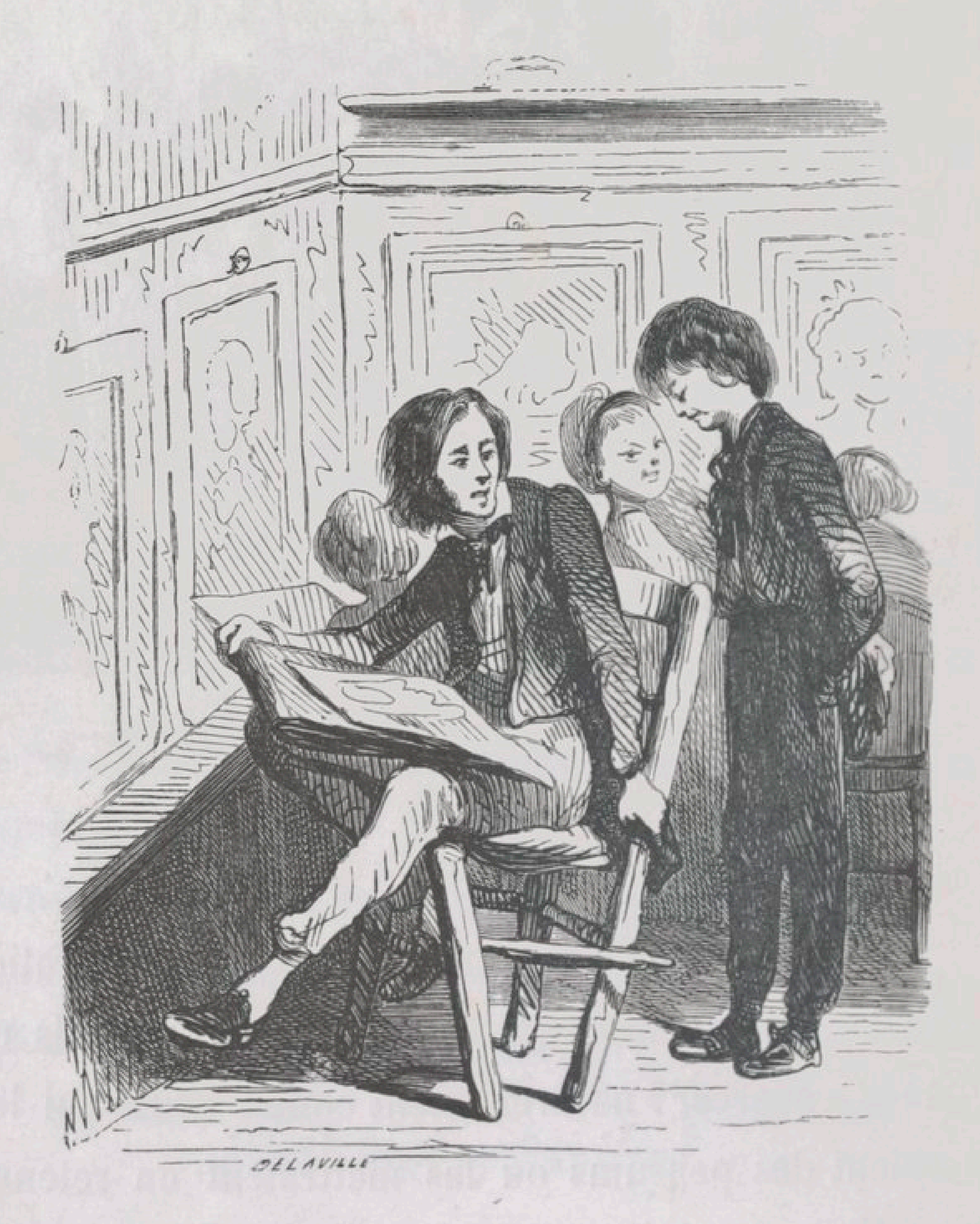
soie bleue; mais la reconnaissance faite, les conjurés, après toutes ces précautions, n'avaient absolument rien à se dire



qui les justifiât. On songea à donner un but à la conspiration.

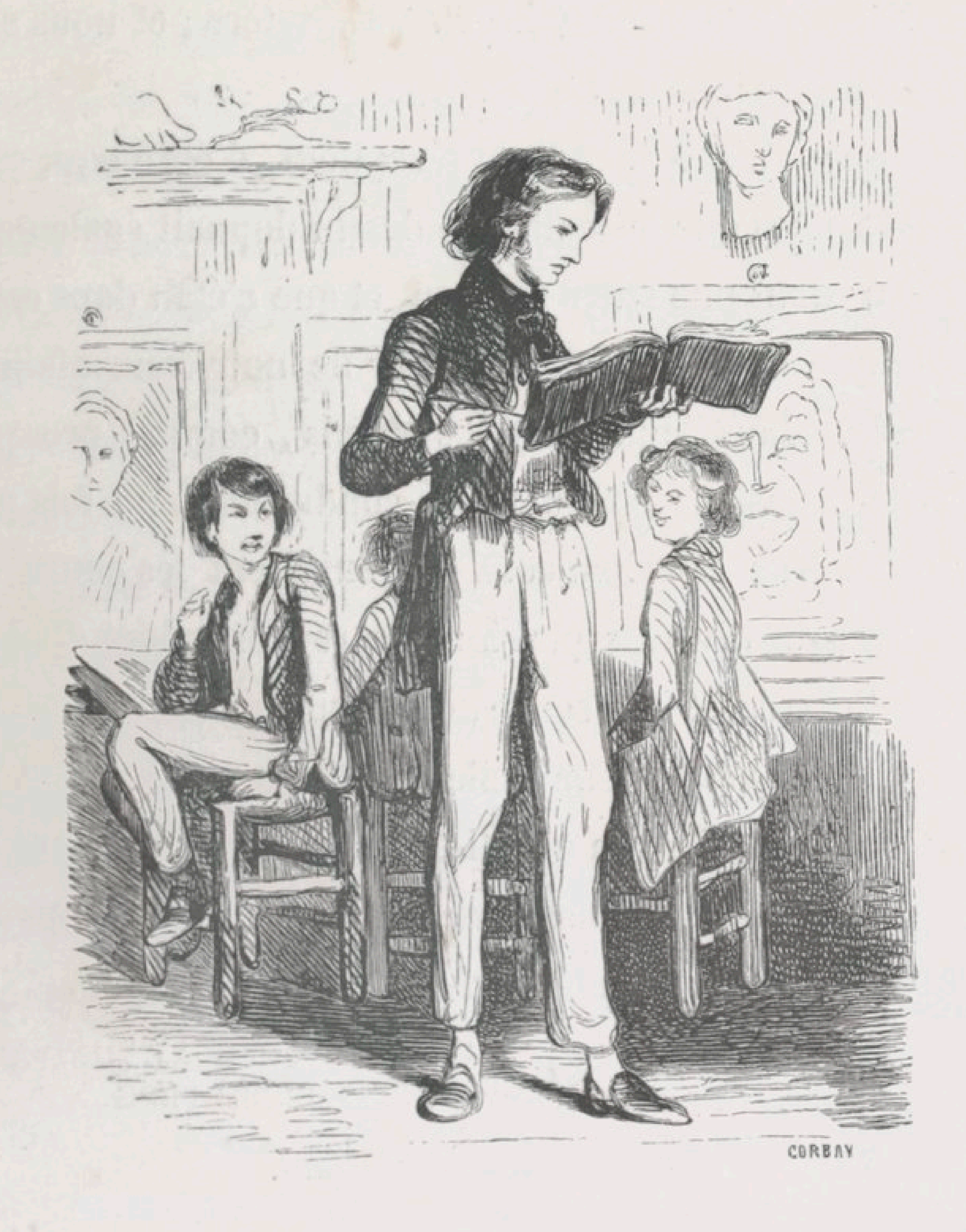
— Vengeance! contre qui des écoliers avaient-ils une vengeance à exercer? naturellement contre ceux qui leur donneraient des pensums ou les mettraient en retenue, seuls malheurs que la sollicitude de leurs parents et de leurs maîtres laissassent approcher d'eux. On décida promp-

tement que la conspiration serait permanente contre les maîtres ; et, malheureusement pour Antoine, le souvenir de son parapluie, et le ridicule que des enfants qui ne savaient rien attachaient à la pauvreté de ses habits, le désignèrent spécialement à la vindicte des conjurés. On lui



volait ses crayons, on mettait à la place de son siége habituel une chaise dont un des pieds était rompu, etc. On fai-

sait, dans la saison, voler des hannetons dans l'atelier de dessin; on lui lançait, quand il tournait le dos, quelques-unes des boulettes de mie de pain qui jusque-là n'avaient osé attaquer que des condisciples. Il faut dire que l'extrême



douceur du maître de dessin et ses distractions encourageaient singulièrement l'audace des conspirateurs.

Je ne sais quel démon inspira un jour, à l'un de nous, une idée qui fut accueillie avec enthousiasme.

Nous n'osions plus admettre de nouveaux membres dans la société, pour deux raisons : si tout le monde en avait fait partie, il n'y aurait plus eu de mystère, et nous aurions craint les indiscrétions.

Donc, nous n'avions plus de réceptions, d'épreuves, etc. Nous pensâmes que le maître de dessin donnait également des leçons dans une autre pension, et que c'était dans cette pension que nous devions chercher de nouveaux affiliés. La pension dans laquelle nous étions, comme presque toutes les pensions du quartier, conduisait deux fois par jour au collége Bourbon ceux qui suivaient les cours de ce collége; ces diverses pensions se rencontraient dans la cour, à l'entrée et à la sortie, et aussi dans les classes du collége. Il nous était donc facile de communiquer avec les élèves de la pension en question. A cet effet, nous rédigeâmes une adresse ainsi conçue, que l'un de nous se chargea de donner à un *des grands* de cette pension.

« CONSPIRATION CONTRE LA TYRANNIE DES PIONS.

« ORDRE DU PARAPLUIE PANACHÉ.

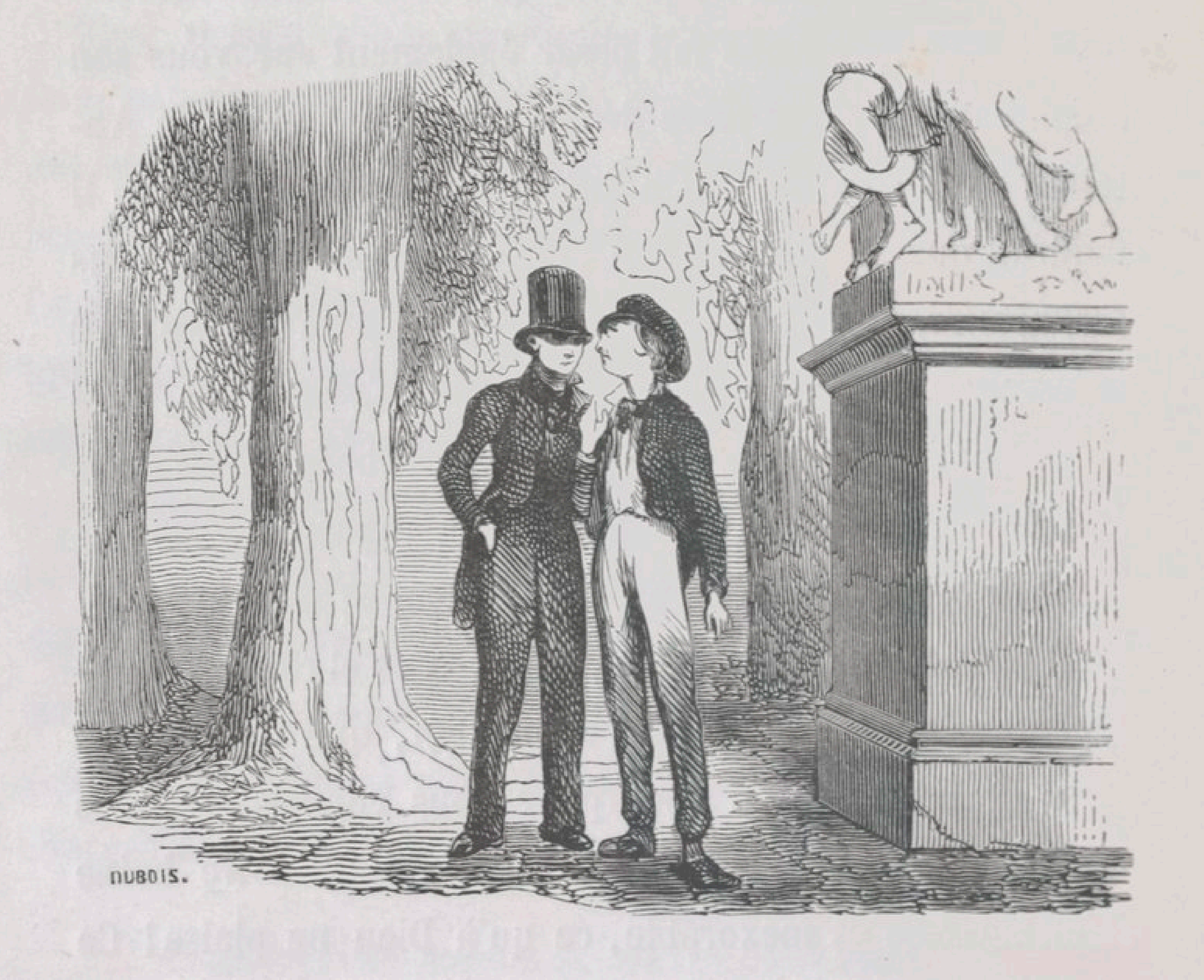
« Cher collègue,

« Ce n'est que par l'association que nous pouvons lutter

contre nos tyrans. A cet effet, nous avons fondé, dans notre pension, une conspiration permanente. Les conjurés soussignés vous ont jugé dignes d'être des nôtres; c'es pourquoi il serait bon que vous pussiez vous entendre avec un de nous, qui vous expliquerait les mots de ralliement, les signes de reconnaissance, l'origine et le but de l'association. Un de nos tyrans fait peser également sur vous son sceptre de fer; c'est assez désigner le pion de dessin Antoine; c'est ce qui nous a fait penser à votre pension. Il faudrait que lundi prochain vous *filassiez* et vous vous *trouvassiez,* pendant la classe du matin, aux Tuileries, sur la terrasse où est le Laocoon. Un de nous s'y trouvera, vous le reconnaîtrez à ces marques : il vous abordera en vous faisant voir un ruban de soie d'un bleu passé, c'est l'insigne de « l'Ordre du parapluie panaché »; et vous, pour qu'il puisse vous reconnaître, selon nos us et rites, vous lui répondrez par notre mot de ralliement, que nous avons assez de confiance en vous pour vous confier, ne vous laissant pas ignorer qu'en cas de trahison notre haine serait terrible et inexorable, ce qu'à Dieu ne plaise! Ce mot est : « Vengeance et parapluie. » Ensuite, si, comme nous en sommes d'avance convaincus, vous répondez convenablement à ses questions, il vous décorera immédiatement du ruban de l'ordre du Parapluie panaché, et il vous

initiera à nos mystères ; vous aurez ensuite à nous proposer l'admission de neuf de vos camarades, que vous en jugerez dignes sous le rapport du courage et de la discrétion. »

Cette lettre fut remise, et la réponse ne se fit pas attendre. Le rendez-vous eut lieu, comme il avait été dit, de-



vant le groupe de Laocoon, entre les deux écoliers qui avaient *filé*. Traduisons encore ce mot pour ceux de nos lecteurs qui ne sont pas Parisiens. *Filer* signifie faire l'*école*

buissonnière, c'est-à-dire aller se promener clandestinement pendant la classe, au risque des punitions les plus



sévères et des accidents les plus graves, dont les exemples ne sont que trop communs.

L'élève de l'autre pension fut initié, et une correspondance quotidienne s'établit entre les deux pensions, après que les neuf conjurés nouveaux eurent été admis et affiliés comme celui qui les avait présentés. Le malheureux Antoine, le seul qui fût à la fois dans les deux pensions, fut la victime principale de l'association. Dans les lettres qui s'échangeaient, au collége, entre les membres de la conspiration permanente du Parapluie panaché, on se communiquait les tours qu'on lui avait joués dans chaque

pension, et des remarques cruelles sur le délabrement de ses vêtements, sur les détails desquels on appelait l'attention des conjurés. Cette émulation entre les écoliers des deux pensions fit imaginer, à l'encontre du maître de dessin, cent malices infernales. Ainsi, un jour, Antoine partit

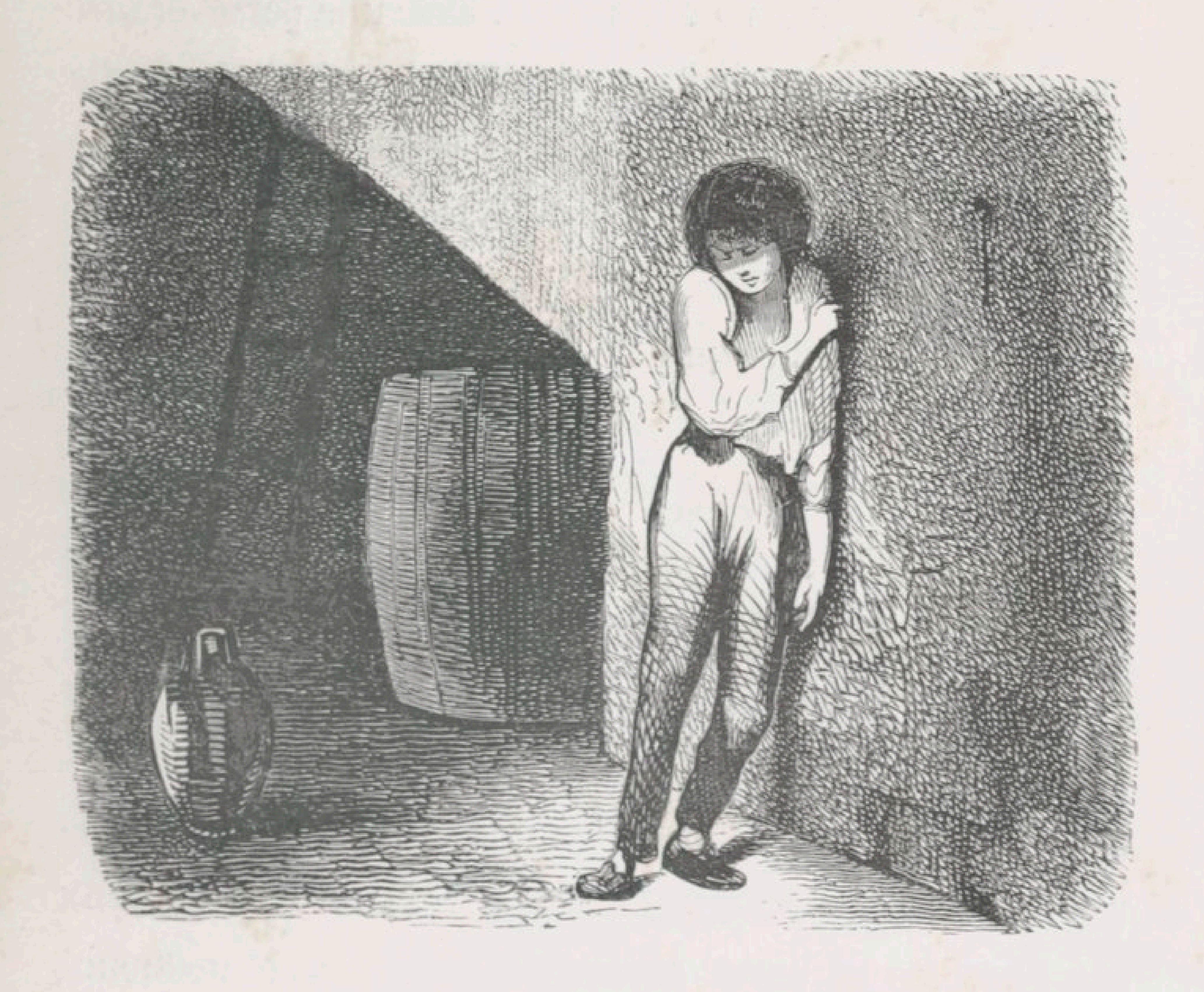


de chez nous avec un papillon de papier qu'on avait trouvé moyen d'accrocher au collet de son habit. Sans parler du succès qu'il eut tout le long du chemin, ce fut à son arrivée chez nos rivaux quelque chose d'inouï, ils se sentirent vaincus; en vain ils mirent sous les pas d'Antoine des pois fulminants, en vain on creva le fond de son chapeau, l'avantage nous resta. A quelque temps de là, l'un de nous encourut une punition sévère; elle n'avait pas été provoquée par Antoine, mais infligée directement par le maître de la pension. Le coupable avait été rencontré au bois de Bou-

logne pendant la classe de collége, et, informations prises, il avait été constaté qu'il n'avait pas mis les pieds au collége depuis trois jours.

La punition consistait en un énorme pensum, quinze cents vers d'Ovide à copier, plus, une journée de cachot.

Il est bon de faire ici une courte description du cachot. Le cachot avait été autrefois et primitivement destiné à

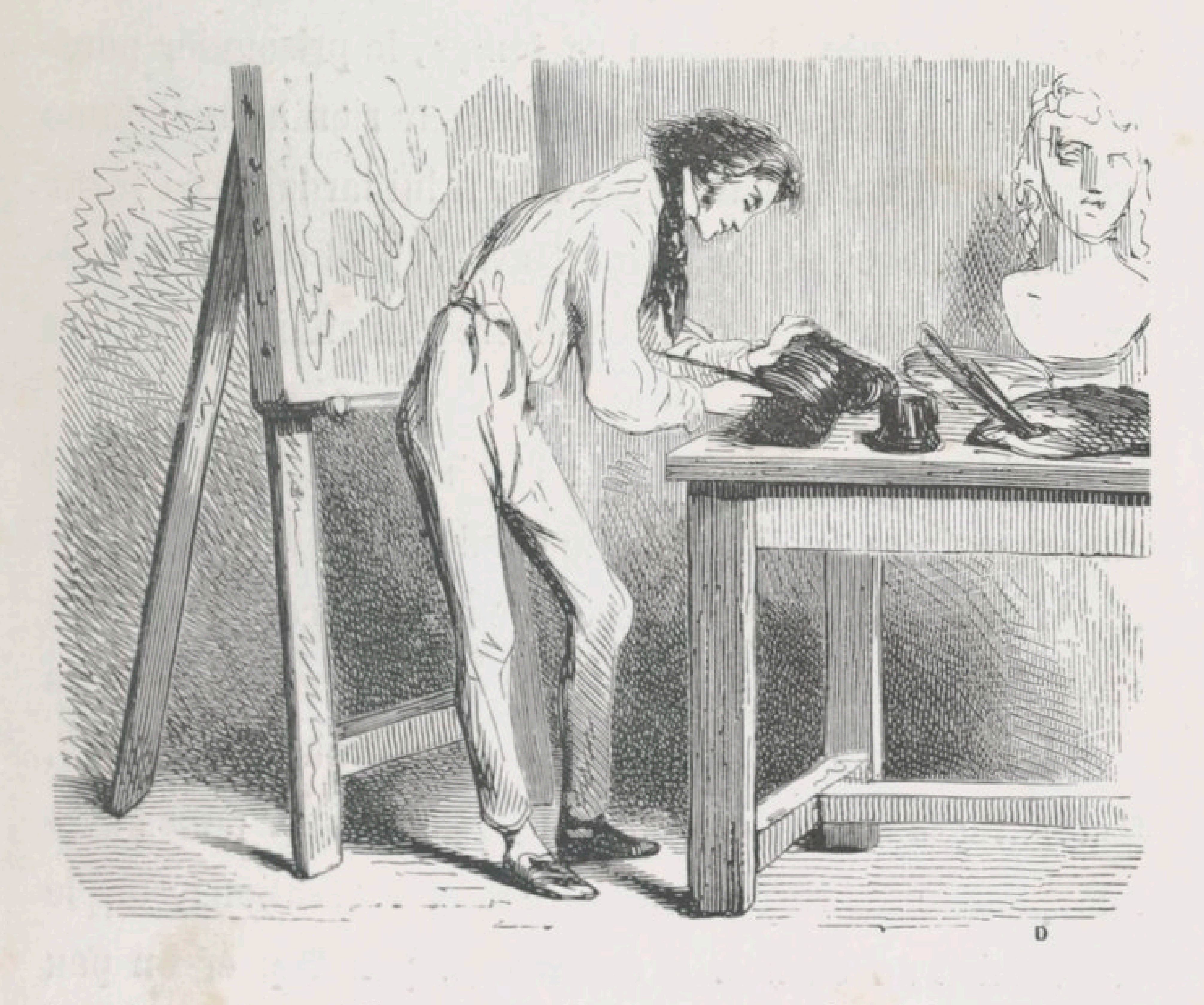


serrer le bois et le charbon de la cuisine, qui n'était séparée de l'atelier de dessin que par un gros mur. Le cachot

avait néanmoins son entrée particulière, le jour n'y pénétrait d'aucun côté. Le plus souvent cette punition n'était infligée que pour quelques heures, mais la faute avait été jugée assez grave pour nécessiter une expiation exceptionnelle et exemplaire. Le prisonnier, averti de sa condamnation, avait pris ses précautions à l'avance pour se défendre contre l'ennui. En effet, au moyen d'une vrille, depuis le matin jusqu'à dix heures, avec une persévérance qui aurait pour les écoliers d'excellents résultats si elle s'appliquait au bien, il avait réussi à pratiquer dans la muraille un petit trou qui lui permettait de voir dans la classe de dessin. Antoine y travaillait, et l'écolier, pour la première fois, aperçut ce qu'il faisait. X. était ému et peignait avec ardeur. Après quelques instants donnés à la curiosité, le prisonnier pensa qu'il fallait le déranger, et, en appliquant sa bouche sur le petit trou qu'il avait pratiqué dans la muraille, il se mit à imiter le cri de divers animaux : le miaulement du chat, les aboiements et les hurlements du chien, le chant du coq, les phrases qu'on apprend aux perroquets. C'était peine perdue ; Antoine absorbé par son travail, ne s'en apercevait même pas... Mais il leva les yeux sur l'horloge et parut effrayé de l'heure. Quel malheur! dit-il ; il sortit un moment de l'atelier pour aller dans sa chambre, il rentra ensuite dans l'atelier portant à la main

son habit bleu; avec un pinceau, il étala un peu d'encre sur les coutures blanchies, puis il passa du fil dans une aiguille et essaya de recoudre de son mieux le fond de son chapeau. « Pauvre chapeau, dit-il à demi-voix, il a bien gagné sa retraite; voyons donc. »

Il ouvrit un tiroir et en tira une à une vingt pièces de cent sous, il les recompta trois fois et dit : « Il n'y a pas moyen... c'est aujourd'hui qu'ils viennent. » Il soupira,



étendit un peu d'encre sur le raccommodage de son chapeau et le mit sur sa tête; il entr'ouvrit la porte et rentra

en disant : « Allons ! il pleut » ; il regarda tout autour de lui par un mouvement machinal, comme s'il eût cherché son parapluie, puis il se dit : « Que diable est devenu ce parapluie ? »

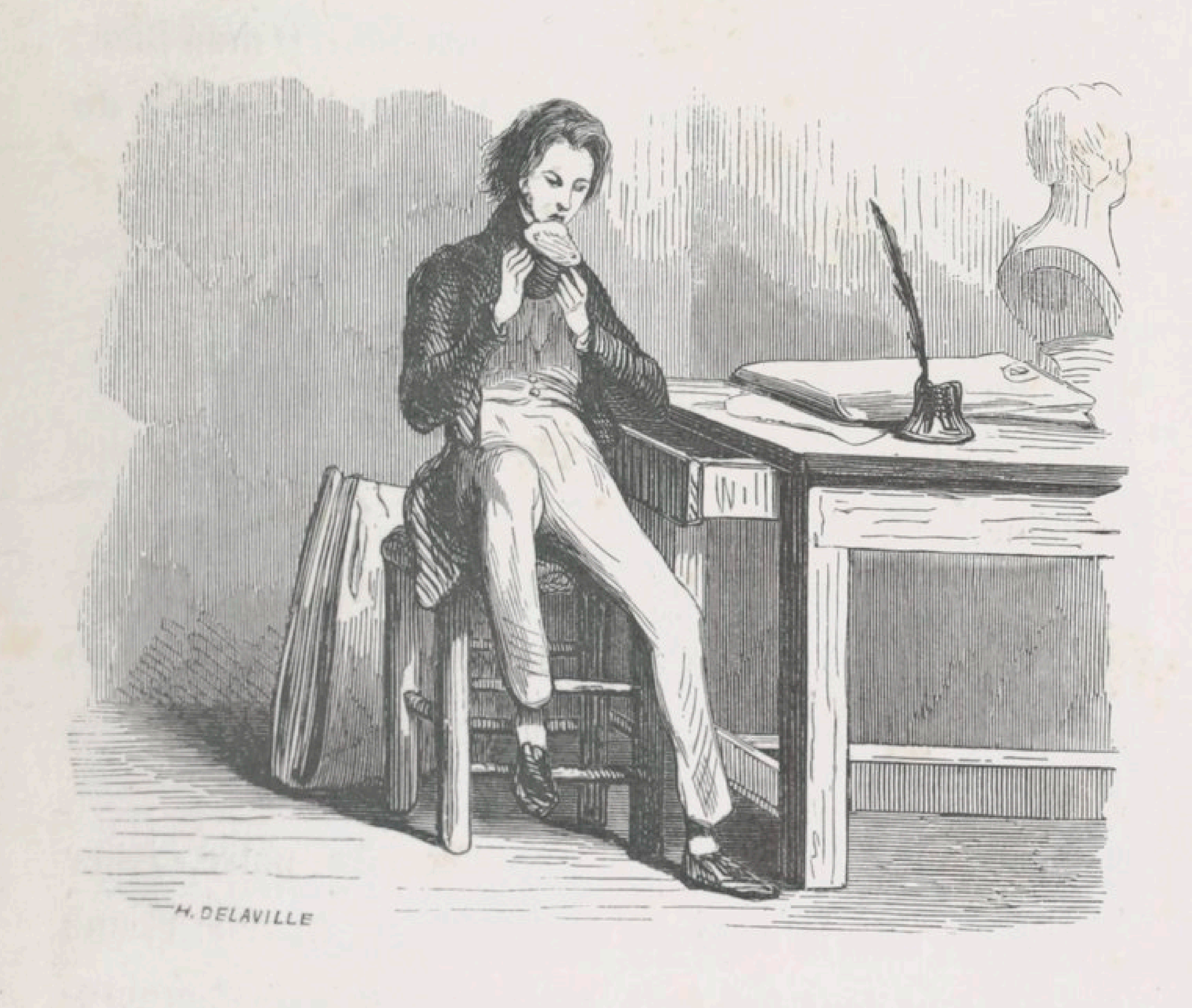
Il regarda encore dehors, puis :

« Ça n'est pas près de passer, et il faut que je sois revenu de bonne heure pour les attendre. »

Il boutonna son habit jusqu'au menton et se mit résolûment en route; pendant ce temps, le prisonnier pouffait de rire. Il n'aurait pas voulu pour rien au monde ne pas avoir été en prison. Cependant il lui tardait d'en sortir pour faire des récits de ce qu'il avait vu et entendu à ses amis les conjurés, et pour en écrire aux affiliés de l'autre pension.

A midi, heure du dîner, la cloche retentit, et on vint chercher notre écolier pour le conduire au réfectoire, où il devait manger du pain sec. Ses complices trouvèrent moyen de lui faire passer quelque chose, mais néanmoins il fit un mauvais dîner. Après quoi, la pluie ayant cessé, pendant que les autres s'élançaient pour jouer dans l'avenue plantée d'arbres consacrée aux récréations, on le reconduisit au cachot. Il commença par frapper un peu du pied et par se dépiter, puis il se remit à son observatoire. Antoine venait de rentrer. Il n'était pas nourri à la

pension; les leçons qu'il donnait en ville, quelquefois dans des quartiers éloignés, ses études d'anatomie et de peinture lui auraient rendu fort difficile l'exactitude aux heures des repas. Il recevait à ce sujet une petite compensation en argent. Il ouvrit un tiroir et en tira un morceau de pain, qu'il commença à dévorer à belles dents.



Tiens, se dit le prisonnier, le pion de dessin est donc aussi au pain sec? Il ne fait pas un meilleur dîner que moi. Son morceau de pain à moitié mangé, Antoine but un

verre d'eau, puis il replaça son chevalet en un jour convenable et examina son tableau, tout en achevant son morceau de pain et en se parlant à lui-même. Il faut remettre ici de la lumière, cette main n'est pas suffisamment dessinée, voilà un mauvais pli; il joignit fortement les mains et dit à demi-voix : « O mon Dieu! n'est-ce pas la vanité qui m'aveugle? Mais il me semble... O mon Dieu! je vous remercie... Je sens là que vous m'avez donné du talent. »

Le prisonnier, qui avait commencé à faire laborieusement passer des brins de paille de son cachot dans l'atelier, était surpris et ému de l'émotion d'Antoine.

Le portier entre dans la classe et dit : « Monsieur Antoine, ce sont vos parents.

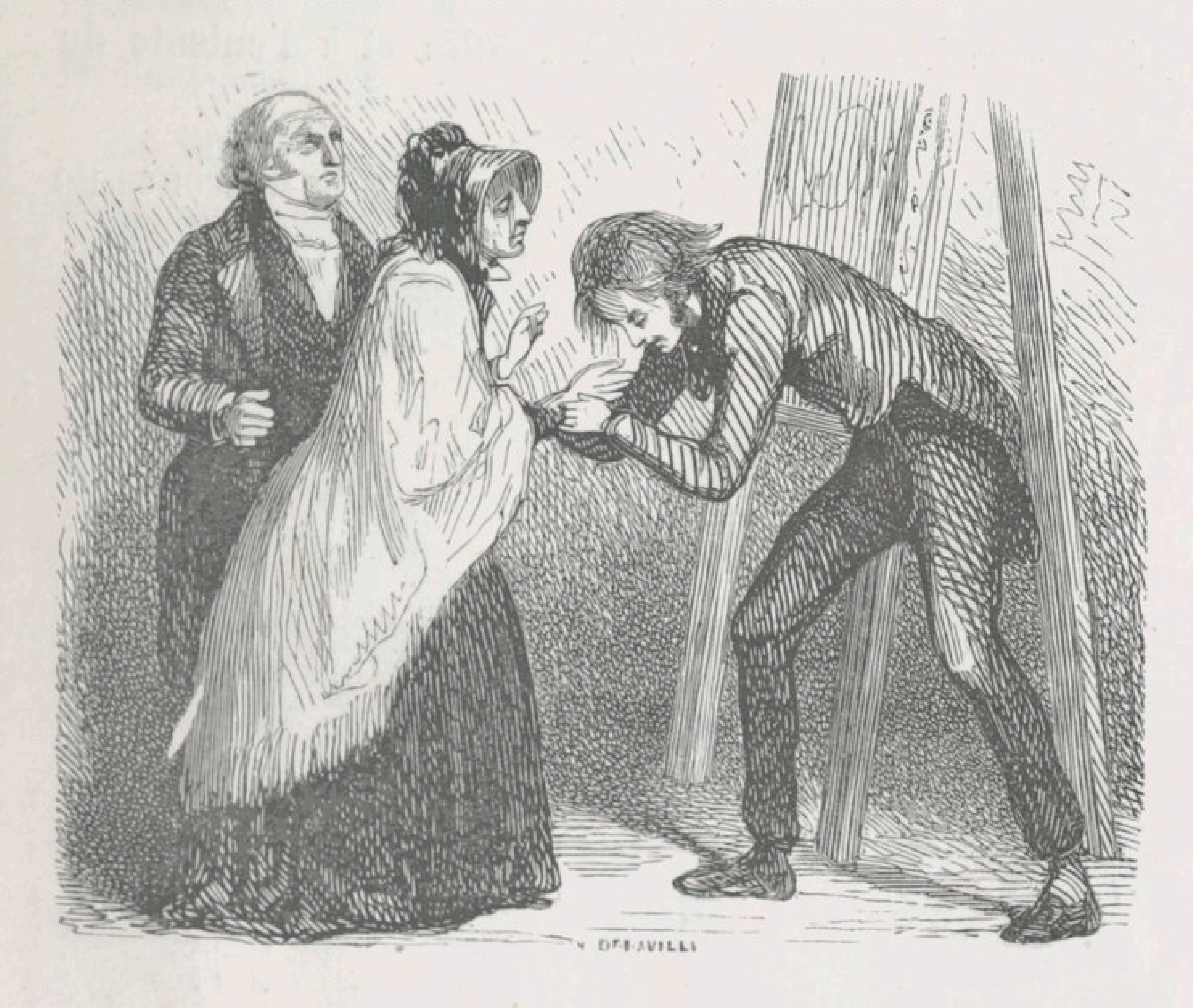
— Faites-les entrer, reprit Antoine avec empressement; puis il devint très-rouge et se hâta de cacher le reste de son pain dans le tiroir, et le verre et la bouteille d'eau derrière une bosse.

Alors, toujours posté à son observatoire, notre écolier vit entrer, sous la conduite du portier, un homme et une femme, tous deux fort âgés, mais bien portants et proprement vêtus. Le portier leur ouvrit la porte et se retira. Antoine embrassa tendrement son père et sa mère; ceux-ci étaient également heureux de le voir. Il les fit as-

seoir, et voici la conversation qu'entendit le prisonnier.

Antoine. — Vous avez tous les deux des mines superbes, je vois que vous vous êtes bien portés depuis le mois dernier.

La mère. — Oui, mon cher fils, grâce à tes soins, nous ne manquons de rien pour le corps, et pour le cœur nous sommes bien fiers et bien heureux de notre fils.



Antoine (*lui baisant la main*). — Ah ! chère mère, quelle joie j'aurai à vous voir, en effet, et avec plus de justice, un peu fiers de moi..., si à force de travail et de persévé-

rance je parviens à mon but! Mais dites-moi, là, est-il bien vrai que vous ne manquiez de rien?

LE PÈRE.—C'est-à-dire que nous n'avons jamais été si heureux; non-seulement tous nos besoins sont satisfaits, mais encore nous ne nous refusons pas notre café après dîner. Non mon cher fils, non, grâce à toi, il ne nous manque rien.

ANTOINE. — Dites : grâce à votre modération, à votre économie à tous deux, et à l'ordre et à l'entente du ménage de ma mère.

LA MÈRE. — Mais toi, mon cher fils, je te trouve un



peu amaigri; ne te manque-t-il jamais rien? Pense que

nous pourrions un peu nous restreindre. Ce serait gâter ce que tu fais pour nous que de nous laisser le souci que tu t'imposes des privations. Comment te nourris-tu?

ANTOINE. — L'ordinaire de la pension, un peu meilleure même pour les maîtres que pour les élèves, qui paient fort cher. Si j'ai l'air un peu fatigué, c'est moins le travail que l'émotion en finissant mon tableau, si près de l'ouverture de l'exposition du Louvre.

LA MÈRE. — Je suis contente que tu te nourrisses ici, c'est comme une nourriture de famille; tu as de la soupe, des repas réglés. Mais ça n'est pas tout que de manger, il faut s'habiller...

LE PÈRE. — Et avoir un peu d'argent dans sa poche..., à ton âge surtout; tiens, vois-tu, mon garçon, je vais tout te dire, c'est que c'est notre seule inquiétude à ta mère et à moi, la peur que tu ne te prives pour nous; et nous avons pensé que, quoique vieux, je trouverais bien quelque occupation. Je pourrais encore tenir des livres quelque part, chez un négociant, et tu ne nous donnerais que la moitié de ce que tu nous donnes.

ANTOINE. — Vous... mon père, travailler à votre âge! N'avez-vous pas assez travaillé et travaillé pour moi? N'est-ce pas à mon tour? J'espère bien avoir un jour un fils qui ne me laissera pas travailler à soixante-dix ans.

La mère. — Comme le dit ton père, nous en parlons tous les jours; tous les jours, après notre souper, nous disons les grâces, et en remerciant Dieu, nous bénissons notre fils. Puis nous parlons de nos craintes, et nous



avons résolu de nous en expliquer avec toi. Comment es-tu habillé? (*Elle regarde l'habit bleu de* X.)

Antoine (*riant.*) Vous allez me gronder de ce que je ne me suis pas fait beau pour vous recevoir, de ce que j'ai gardé mon habit de travail. Exigez-vous que j'aille dans ma

chambre mettre mes habits neufs? Avez-vous cru, par hasard, que c'était là mon habit n° 1 ; non, chère mère, c'est l'humble n° 3, il ne paraît que quand je travaille seul dans l'atelier; le n° 2 est l'habit des leçons. Pour le n° 1, c'est le costume des grandes cérémonies, des fêtes, des dîners en ville; il ne prend l'air que dans les grandes occasions. Faut-il que je vous apporte là toute ma garde-robe? Ah! vous avez cru que je sortais avec ce vieil habit bleu? C'est comme si vous pensiez que ce vieux chapeau déformé et rougi est mon meilleur chapeau; mais le matin et le soir, quand il fait mauvais temps, on ne peut raisonnablement mettre ses belles hardes pour les gâter.

La mère. — Mais la dernière fois que tu es venu nous voir, tu avais cet habit et ce chapeau.

Antoine (*toujours riant.*) Que voulez-vous, je ne savais pas qu'on était si cérémonieux à la campagne; d'ailleurs, ce chapeau et l'habit avaient alors six mois de moins, car je ne puis vous aller voir bien souvent. Soyez tranquilles, à ma première visite, je serai dans mes grands atours; j'étalerai toutes mes magnificences, je mettrai toutes les pierreries de la couronne, habit noir et bottes vernies. Si vous avez par là une héritière qui soit jeune, belle, vertueuse et douce, ce sera le vrai moment de me faire voir à elle.

Ah! cette pauvre mère, qui croyait que son fils se montrait par la ville en pareil costume! non, chère mère, non; j'ai l'air aussi petit-maître que votre chère vanité



maternelle peut le désirer. Je ne veux pas que le père travaille.

LE PÈRE. — Mais...

ANTOINE. — Ça me tourmenterait, ça me ferait mes préoccupations pénibles dans mes travaux. Je suis très-heureux, ne me gâtez pas mon bonheur. Vous mériteriez, pour vos idées, que je vous forçasse de prendre ce mois-ci plus que de coutume.

LE PÈRE. — Non, sérieusement, je ne le veux pas.

ANTOINE (*se levant, va prendre dans le tiroir les vingt pièces de cent sous qu'il a comptées et recomptées le matin. Il fait semblant de les compter, comme s'il puisait à même une somme plus forte. Il les donne à sa mère.*) Tenez, chère mère, car c'est vous qui êtes le ministre des finances. — Voulez-vous voir mon tableau?

LE PÈRE (*lui tendant la main*). — Bien! bien! très-bien! un peu de lumière ici, et cette main....

ANTOINE. — Ah! mon bon père, tenez... vos deux observations, je venais de me les faire à moi-même quand vous êtes arrivés, précisément les mêmes, et j'allais corriger ces deux défauts.

LE PÈRE. — Mon fils, tu arriveras, tu seras un peintre.

ANTOINE. — Oh! mon père, si vous saviez ce que cette parole me donne de courage; votre goût pour les arts est connu, et j'ai vu votre suffrage apprécié par des hommes d'un grand talent.

LA MÈRE. — Et ce beau tableau sera au salon?

Antoine. — Oui, ma mère, s'il plaît à Dieu et au jury.

Le père. — Il y sera ! Ma femme, laissons notre fils à ses travaux. Adieu, mon cher fils, ta mère et moi, nous te bénissons et nous appelons sur toi la protection de Dieu, qui aime les fils pieux envers leurs parents.

— Adieu, mon père; adieu, ma mère; soignez-vous bien, et si l'un de vous deux était malade, que l'autre me l'écrive.

Ils s'embrassèrent tous trois, et les vieux parents partirent.

Antoine (*seul*). — Pauvres chères gens! travailler à soixante-dix ans ! Oh ! non, j'aimerais mieux mendier par les rues. J'aurais été bien embarrassé s'ils avaient demandé à voir les beaux habits dont je leur parlais. Oh ! mon vieil habit bleu, mon vieux chapeau fauve et chauve, mes vieux, mes fidèles amis, ne vous fâchez pas si je vous ai méconnus, si je vous ai reniés; ce n'est pas par ingratitude; ne vous avisez pas de m'abandonner. Il y a longtemps que je n'ai été aussi heureux. Le suffrage éclairé de mon père, leur bonheur à tous deux... (*Il reprend son pain qu'il avait caché dans le tiroir.*) Oh ! le bon dîner que je fais !

Antoine acheva son morceau de pain et se remit à son tableau.

Pour l'écolier, il ne songeait plus à faire passer des

brins de paille par le trou qu'il avait pratiqué de son cachot à l'atelier; il pleurait d'attendrissement et d'admiration. Oh! le bon fils, disait-il, l'excellent homme!



On ne vint le chercher qu'à l'heure du souper. Après le souper, il y avait une courte récréation à laquelle il put prendre part. Il fit le signe de ralliement; tous les conjurés se rassemblèrent autour de lui; il nous raconta ce qu'il avait vu et entendu. A ce récit, toute notre méchanceté faite d'ignorance se fondit comme la

glace sous les rayons du soleil; nous fûmes honteux d'avoir pris cet homme respectable pour but de nos persécutions. — Il faut le laisser tranquille, dit un de nous, et rompre l'association. — Non, dit un autre, il faut la maintenir, mais en modifier le but. — Que le secrétaire écrive aux conjurés de la pension Antoine. — Il faut nous réunir en assemblée générale.

— Mais où? Quand?

— Dimanche prochain. — Chez mes parents, je dirai tout à mon père.

— Il nous prendra pour des garnements.

— Hier oui, mais pas dimanche; il nous aidera au contraire. Je vais lui écrire, et il vous fera demander chez vos parents pour un goûter à la maison; jamais il n'a refusé de m'aider dans le bien.

On écrivit aux élèves affiliés de l'autre pension une lettre qu'on leur remit le lendemain; elle était ainsi conçue :

« ORDRE DU PARAPLUIE PANACHÉ.

« Tous les membres affiliés recevront dimanche ma-
« tin une invitation pour aller goûter chez le père de
« l'élève B...; que personne n'y manque, que personne

« ne se fasse mettre en retenue ; il s'agit d'une grave « décision à prendre dans l'intérêt de l'ordre. »

Tout se passa conformément au programme; le père de B... nous accueillit comme si nous avions été tous ses enfants ; il nous félicita de notre résolution, qui fut adoptée à l'unanimité après qu'on eut, par un récit tout simple, fait partager aux conjurés de l'autre pension notre sentiment de respect pour Antoine.

Il fut décidé que l'ordre du Parapluie panaché subsisterait et ne changerait pas son nom ; que la conspiration contre la tyrannie des pions deviendrait une association pour la surveillance des pions, et que notre devise : Vengeance et Parapluie, serait ainsi modifiée : Justice et Parapluie. Toutes les forces de l'association furent employées à réparer le mal que nous regrettions. Le père de B..., qui était fort riche, prit un rôle dans la réparation, et nous demanda, avec une douce indulgence et une gaieté charmante, de l'affilier à l'ordre du Parapluie panaché.

En conséquence, voici ce qui eut lieu.

La conspiration resta permanente, et la correspondance entre les deux pensions continua d'avoir son cours. Seulement, des deux côtés, elle eut pour but de faire respecter le professeur de dessin. Jamais une classe ne fut aussi tranquille. Antoine n'y comprenait rien. Il comprit encore

moins lorsque le portier lui remit un paquet et une lettre qu'un commissionnaire inconnu avait apportés pour lui. Le paquet renfermait un magnifique parapluie. La lettre contenait ces mots :



« Monsieur,

« Quelqu'un qui vous a pris votre parapluie, vous le « restitue tardivement, et vous prie de lui pardonner cet « emprunt forcé. »

Nous attendîmes la pluie avec impatience pour voir Antoine se servir de notre parapluie expiatoire, que nous avions acheté par une souscription entre tous les conjurés. Le premier jour de pluie nous le vîmes sortir et rentrer avec. Nous nous serrions les mains avec effusion. Nous échangeâmes des félicitations avec les conjurés de l'autre pension.

Le beau-frère de M. B... fit prier, par une lettre, Antoine de prendre la peine de passer chez lui. — Monsieur, lui dit-il, j'ai entendu parler de vous; aurez-vous la bonté et le loisir de me faire un portrait de ma femme?

Antoine enchanté y consentit. On lui demanda son prix; il se montra plus que modeste. Le portrait fini, le frère de M. B... lui dit : Tu m'avais promis de me rendre l'argent que je donnerais à ce jeune homme. Mais il ne s'agit plus ici d'une complaisance. Le portrait de ta sœur est très-beau, je le garde et je le paie.

Il écrivit à Antoine.

« Monsieur, je vous remercie du beau portrait que vous
« avez bien voulu faire pour moi. Je profite de ce que
« vous n'avez encore que du talent. Quand ce talent vous
« aura acquis la juste réputation qui vous est due, je ne
« serai peut-être pas assez riche pour payer un portrait
« fait par vous. Je profite, mais je ne veux pas abuser :

« ce serait abuser que de prendre au sérieux le prix de « 100 fr., dont vous m'aviez parlé ; je vous en envoie 500 « et demeure votre obligé. »

Quel fut notre bonheur quand nous apprîmes qu'Antoine avait demandé un congé de deux jours pour aller voir ses parents et que nous le vîmes partir avec des paquets; puis quand nous vîmes enfin remplacés l'habit bleu et le



chapeau rougi! Le tableau d'Antoine eut un grand succès au salon, obtint une médaille et fut acheté fort cher. De ce jour, les commandes arrivèrent.

Antoine est aujourd'hui un de nos peintres les plus célèbres. Il y a dix ans, je le rencontrai. Il n'est plus jeune, car moi qui étais un des plus jeunes de ses élèves, j'ai aujourd'hui quarante ans passés; il en a cinquante-cinq, mais il est toujours si simple et si gai que j'osai lui raconter toute l'histoire de l'ordre du Parapluie panaché. Il en fut charmé et touché; il en rit et il en pleura. Puis, nous cherchâmes ce qu'étaient devenus les conjurés. Les uns étaient morts, les autres n'étaient plus en France. Nous en retrouvâmes



quatre, j'étais le cinquième. Antoine nous réunit dans un somptueux festin. Nous avions tous à la boutonnière le

ruban bleu de l'ordre du Parapluie panaché. Pendant cinq heures nous eûmes tous quatorze ans. Il nous fit présent à chacun d'un petit tableau de lui; tableaux qui, dans le commerce et dans l'opinion des connaisseurs, ont une grande valeur; moi je donnai des livres à mes anciens associés. Nous convînmes d'une réunion annuelle à laquelle nous sommes très-exacts. Il y a trois ans, on se réunit chez moi, au bord de la mer : j'avais envoyé les invitations ainsi formulées :

« ORDRE DU PARAPLUIE PANACHÉ.

« Tous les conjurés sont invités, etc. »

Mais nous n'étions plus que cinq, en comptant Antoine. L'un des affiliés, capitaine de cavalerie, avait été tué en Afrique. Cette année, nous devons nous rassembler chez B..., dont le père s'était affilié à la société et nous avait si puissamment aidés à réparer nos manchancetés. Nous ne serons plus que quatre : la mort a encore enlevé un des conjurés.

Je ne finirai pas ce récit par une *morale*. Ceux des lecteurs qui ne se la feront pas à eux-mêmes, ne profiteraient pas de celle que je leur proposerais.

L'EMPLOI DU TEMPS

L'EMPLOI DU TEMPS

M. Rasiphe. — Que fais-tu là, Eusèbe?

Eusèbe. — Moi, papa? — J'attends qu'il soit trois heures.

M. Rasiphe. — Sans impatience, à ce qu'il paraît; — et, pourquoi attends-tu qu'il soit trois heures?

Eusèbe. — Parce que mon maître de danse vient à trois heures un quart.

M. Rasiphe. — Très-bien! je comprends maintenant; — tu attends présentement qu'il soit trois heures, — et, quand il sera trois heures, tu attendras qu'il soit trois heures un quart.

Eusèbe. — Ce n'est pas tout à fait cela; c'est qu'à trois

heures j'aurai le temps en un quart d'heure de mettre mes chaussons de danse et de me préparer pour la leçon.

M. Rasiphe. — Et d'ici à trois heures, tu n'as pas imaginé d'autre occupation que de regarder passer le temps, comme d'autres moins badauds regardent couler la rivière?

Eusèbe. — Je veux bien, mon cher papa, que vous m'appeliez badaud, mais je ne comprends pas bien comment je puis l'être plus que ceux qui regardent couler l'eau.

M. Rasiphe. — C'est que ceux-là regardent au moins quelque chose de visible, quelque chose qui amuse les regards et berce l'imagination, — l'eau qui marche est un spectacle intéressant, d'où il peut sortir toutes sortes de réflexions ou au moins de rêveries; mais attendre que le temps passe n'appartient qu'au loir, qui attend le printemps en dormant.

Eusèbe. — Mais, papa, que voulez-vous que je fasse d'un quart d'heure?

M. Rasiphe. — Un quart d'heure! mais c'est parfois une éternité. — Quand la femme de la Barbe-Bleue obtient *un petit quart d'heure* pour faire sa prière, cela donne à ses frères le temps d'arriver, de la délivrer de son tyran et de lui sauver la vie. Un quart d'heure! — mais la vie n'est faite que d'un certain nombre de seecondes. — Si un

homme riche me disait, que voulez-vous que je fasse d'un schelling, je prophétiserais sa ruine. Un sage disait : Ayez soin des sous, car les louis prendront soin d'eux-mêmes. — De même, je te dirai : Aie soin des quarts d'heure, car il y a toujours de l'occupation pour les journées.

Eusèbe. — Mais, papa, on ne peut pas toujours travailler.

M. Rasiphe. — Qui te parle de travailler? Pour suivre ma comparaison de tout à l'heure, il vaut mieux jouer au bouchon ou au palet avec les sous, il vaut mieux, à la



rigueur, en faire des ricochets sur la rivière que de les

laisser tomber niaisement de sa poche percée; — et encore, l'argent que tu perds ainsi est trouvé par quelqu'un qui en profite; — il n'en est pas de même du temps. Joue, si tu veux, promène-toi, mais n'attends pas que le temps passe. — Il y a des gens qui, non-seulement par fractions d'un quart d'heure, mais par fractions plus petites, perdent ainsi deux ou trois heures chaque jour. — Si l'on venait te dire, — la nature vous avait destiné cinquante années d'existence, ce qui dépasse de beaucoup la proportion moyenne de la vie humaine, — vous me feriez bien plaisir si vous consentiez à mourir à quarante ans, — tu trouverais la proposition indiscrète et ridicule. — Eh bien, en défalquant les heures du sommeil, trois heures par jour perdues à... attendre qu'il soit trois heures, c'est précisément le cinquième de ta vie que tu perds. Je te répète que je n'exige pas que tu travailles sans cesse, — j'aimerais beaucoup mieux te voir sauter à la corde qu'attendre qu'il soit trois heures; — mais si tu veux employer utilement ces quarts d'heure, ces minutes même, que presque tout le monde perd, je te donnerai l'exemple d'un homme extrêmement savant, que j'ai beaucoup connu; — il avait chez lui, sur un pupitre, toujours un dictionnaire ouvert, — dictionnaire de chronologie ou de géographie, ou de toute autre science, dont les matières sont divisées en cha-

pitres courts et indépendants les uns des autres. Il avait également les mêmes ouvrages en éditions très-petites, appelées *éditions-diamants*, dont il avait toujours un volume dans sa poche lorsqu'il sortait, de sorte que lorsqu'il avait à passer un temps trop court pour commencer une lecture longue, il avait recours à ses dictionnaires; — n'eût-il que deux minutes, c'était assez pour lire un article, et il faisait une corne à la page.

Aussi, je lui ai entendu dire : J'ai appris entièrement la géographie dans le temps qui s'est passé de cette façon ; mon domestique venait m'annoncer une visite, il retournait dire que j'étais visible, et amenait le visiteur jusqu'à mon cabinet ; c'est pendant ces minutes-là seulement que j'ai appris la géographie.

J'ai lu le Dictionnaire de Trévoux, sept volumes grand in-folio, et le Dictionnaire d'Histoire naturelle de Valmont de Bomare, cinq volumes grand in-4°, pendant que ce même domestique cherchait ma canne et mon chapeau, et me donnait un coup de brosse, au moment où j'allais sortir. — J'ai lu tous les lyriques latins au bain, et les lyriques grecs pendant mes courses en voiture. — J'ai appris l'espagnol pendant que je faisais queue au théâtre, pour lequel je suis passionné, et pendant les entr'actes, et tout cela en employant mes quarts d'heure et mes cinq

minutes, ce billon du temps et de la vie qui est perdu pour presque tout le monde, et dont j'ai fait une fortune, comme celles que les journaux racontent quelquefois qu'on trouve dans la paillasse d'un aveugle mendiant : fortune de liards et de centimes.



DIALOGUES SUR LE COURAGE

1° L'ARAIGNÉE ET LE FANTOME

2° LE TONNERRE





LE COURAGE

L'ARAIGNÉE ET LE FANTOME

Irène, *criant*. — Eusèbe, Eusèbe, à mon secours!

Eusèbe. — Me voici, qu'as-tu?

Irène. — Vois cette horrible bête.

Eusèbe. — Quoi! ça? — C'est laid, mais ça n'est pas terrible. — Que veux-tu que te fasse une araignée?

IRÈNE. — C'est égal, — je t'en prie, — tue-la.

EUSÈBE. — Non, je veux que tu t'aguerrisses. (*Il prend l'araignée entre ses doigts et poursuit sa sœur, qui jette des cris épouvantables. M. Rasiphe sort précipitamment de son cabinet et accourt aux cris de sa fille.*)

M. RASIPHE. — Qu'y a-t-il?

IRÈNE. — Ah! mon papa!

M. RASIPHE. — Tu es toute pâle, tes yeux peignent l'épouvante...

IRÈNE. — Ah! papa, c'est Eusèbe.

EUSÈBE. — Bon! ne va-t-elle pas dire maintenant que c'est moi qui me suis déguisé en araignée pour lui faire peur! Sotte fille, va!

IRÈNE. — Papa, il a une araignée dans la main, et il veut me la mettre au visage.

M. RASIPHE. — Eusèbe, jetez cette bête et écrasez-la.

EUSÈBE. — Tu as eu tort, Irène, de faire écraser l'araignée que tu avais vue; demande à Rosalie, la cuisinière, elle te dira : *Araignée du matin, chagrin; araignée du soir, espoir*. Elle tue celles qu'elle trouve le matin, mais si elle écrasait une araignée trouvée le soir, elle croirait écraser en même temps toutes ses espérances.

IRÈNE. — Penses-tu que je croie à ces sottises-là?

EUSÈBE. — Tu crois bien qu'une araignée va te manger.

M. Rasiphe. — Voyons, Eusèbe, quel plaisir trouves-tu à effrayer ta sœur?

Eusèbe. — Papa, je ne veux pas l'effrayer; je veux, au contraire, la guérir de sa poltronnerie.

M. Rasiphe. — Ce serait un excellent sentiment si vous vous y preniez autrement, si vous vous efforciez par le raisonnement de convaincre votre sœur que l'animal dont elle a peur ne peut lui faire aucun mal; mais, outre que personne n'aime à avoir une araignée sur le visage, la peur est une souffrance très-grande et peut causer des accidents. Loin d'aguerrir votre sœur, vous pourriez rendre ainsi ses répugnances invincibles. — Tiens, je n'ai pas mes lunettes, je les aurai oubliées dans le kiosque qui est au bout du petit bois; va me les chercher.

Eusèbe, *troublé.* — Dans le kiosque, papa?

M. Rasiphe. — Oui.

Eusèbe. — Ce soir, papa?

M. Rasiphe. — Certainement.

Eusèbe. — Si c'est pour lire quelque chose que vous avez besoin de vos lunettes, je peux bien vous le lire.

M. Rasiphe. Non, mes lunettes sont mes yeux, et j'aime à les avoir sous la main.

Eusèbe. — Ce n'est peut-être pas là que vous les avez

laissées ; si je cherchais dans votre cabinet et dans la salle à manger?

M. Rasiphe. — Il est bien plus sensé de chercher d'abord où je crois qu'elles sont.

Eusèbe. — Oui, papa, certainement... Si j'envoyais Rosalie...

M. Rasiphe. — Non, va toi-même.

Eusèbe. — Papa, c'est que je ne sais pas ma leçon pour demain, et je voudrais l'apprendre.

M. Rasiphe. — Ah çà, est-ce que tu as peur?

Eusèbe. — Moi, papa, ah! par exemple...

Irène. — Je n'en jurerais pas...

Eusèbe. — Moi, peur! me prends-tu pour une petite fille comme toi? (*Il sort, mais quelques instants après il rentre pâle, tremblant, balbutiant.*)

Eusèbe. — Pp pa... vos lu... unettes n'y y so... ont pa... as, je le sa... avais bien...

Irène. — Ah! mon Dieu, comme il parle!

M. Rasiphe. — Comment le sais-tu, puisque tu n'es pas allé jusque-là?...

Eusèbe. — Papa, je vous assure...

M. Rasiphe. — Ne continue pas cette phrase qui serait un mensonge, tu n'es pas allé jusqu'au kiosque, parce que tu as peur.

Eusèbe. — Eh bien ! oui, là ; mais tout le monde aurait eu peur à ma place; j'ai vu... un fantôme, une grande figure blanche à moitié du petit bois, du côté où l'on voit le cimetière.

M. Rasiphe. — L'as-tu vu de près, lui as-tu parlé, l'as-tu touché?

Eusèbe. — Certainement que non, papa.

Irène. — Non, cet homme si valeureux a mieux aimé prendre ses jambes à son cou.

Eusèbe. — Je voudrais t'y voir, mademoiselle la mijaurée.

Irène. — Au moins, moi, si j'ai peur des araignées, je ne prends pas autre chose, une tache d'encre ou une mouche, pour une araignée.

M. Rasiphe. — Vous n'avez rien à vous reprocher ni l'un ni l'autre; il faut vous guérir tous les deux des idées fausses qui causent vos terreurs. Voyons, asseyez-vous là tous les deux, et causons. — Toi, Irène, que penses-tu que l'araignée te ferait? As-tu ouï dire que les araignées aient l'habitude de manger les jeunes filles?

Irène. — Non, papa, mais c'est sale et venimeux.

M. Rasiphe. — Sale, oui; venimeux, non. — Il n'y a guère que l'araignée des champs, dont la morsure peut

causer une douleur passagère. — Et encore ton pinson apprivoisé te fait bien plus de mal avec ses coups de bec,



en jouant avec toi, que cette araignée ne t'en peut faire; je te permets une répugnance pour cet insecte, mais la peur est absurde. Que penserais-tu de moi, si je disais que j'ai peur de ton frère Eusèbe?

IRÈNE. — Vous voulez rire, papa. — Eusèbe est un petit garçon et vous êtes un homme; vous le jetteriez par terre d'une chiquenaude.

M. Rasiphe. — Il y a bien plus de différence de force entre toi et l'araignée, qu'entre moi et Eusèbe.

Eusèbe. — Moi, je touche et je prends tous les animaux.

M. Rasiphe. — Tu as tort, il y en a de dangereux; quelques-uns même, comme la vipère, peuvent faire une blessure mortelle. Le vrai courage consiste à savoir ce qui



est dangereux et ce qui ne l'est pas; à ne pas craindre ce qui ne présente aucun péril, et à affronter avec les précautions de la prudence ce qui est réellement dangereux, quand un devoir l'ordonne. Ainsi, tu verrais ta sœur

attaquée par un animal réellement dangereux, tu devrais t'exposer toi-même au danger pour l'en préserver;—mais, tout en faisant ton devoir, il faudrait le faire avec prudence, prendre une arme au besoin.

Eusèbe.—Aussi, papa, quand elle a crié, je suis accouru bien vite.

Irène. — Oui, pour me poursuivre avec l'araignée dont j'avais peur.

M. Rasiphe. — Irène triomphera de la peur des araignées; nous les étudierons ensemble, nous les regarderons ourdir leur toile et prendre les mouches dans leurs filets, nous examinerons au microscope leur bizarre structure, nous compterons leurs yeux, — les unes en ont six, les autres huit.

Irène. — Huit yeux!

M. Rasiphe. — Les mouches ordinaires qui marchent sur les vitres en ont bien seize mille; les deux yeux apparents de ces mouches sont à facettes, et chacune de ces facettes est un œil véritable. — Nous regarderons demain des mouches et des araignées au microscope, et tu verras que les mouches ne sont pas plus jolies que les araignées qui t'effraient si fort. — Mais il sera plus difficile de guérir Eusèbe de la peur des revenants. — Je ne peux pas lui en montrer et lui en faire voir de

près, comme je ferai à l'égard d'Irène pour les araignées.

EUSÈBE. — Mais, papa, cette grande figure blanche du côté du cimetière...

M. RASIPHE. — Enfin, que penses-tu que ce puisse être ?

EUSÈBE. — Mais, papa, on dit que dans les cimetières...

M. RASIPHE. — Tu penses que c'est un mort qui revient?

EUSÈBE. — Mais... oui.

M. RASIPHE. — Les morts ne reviennent pas; — l'âme va où Dieu l'appelle, et le corps se divise, se décompose et disparaît. Mais si Dieu permettait aux morts de revenir sur la terre, penses-tu que cette permission serait accordée aux méchants pour troubler l'ordre de la nature et faire du mal aux vivants? — cette pensée s'accorderait mal avec celle de la justice et de la bonté divines; — si ce sont les âmes des bons ou de ceux qui nous ont aimés qui reviennent, ce serait pour veiller sur nous. — Quand je serai mort, aurais-tu peur de revoir ma figure bienveillante? — Mais les morts ne reviennent pas.

EUSÈBE. — Ça n'empêche pas, papa, que j'ai vu une grande figure blanche.

M. RASIPHE. — Allons voir si elle y est encore; donne-moi ma canne.

EUSÈBE. — Oh! non, elle ne doit plus y être; — ça n'est pas la peine.

M. Rasiphe. — Allons toujours voir.

Eusèbe. — Papa... j'aimerais mieux...

Irène. — Apprendre ta leçon, n'est-ce pas?

M. Rasiphe. — Et toi, Irène, veux-tu venir avec moi?

Irène. — Ah! mon papa, avec vous je n'ai pas peur, — je veux bien. — Eusèbe, si tu as peur tout seul, pendant que je vais aller au kiosque avec papa, tu m'appelleras, je viendrai te défendre.

Eusèbe. — Et qui t'a dit que je restais ici?

Irène. — Ah! j'avais cru.

(*Au jardin.*)

Irène. — Mets-toi derrière moi, Eusèbe.

M. Rasiphe. — Eh bien! tu ne vois plus rien?...

Eusèbe. — Ce n'est pas ici, papa, que j'ai vu le fantôme, c'est dans le petit bois.

M. Rasiphe. — Continuons.

(*Dans le bois*).

Eusèbe. — Papa, papa, tenez... voyez là-bas, à droite. (*Irène ne dit rien, mais elle frissonne de la tête aux pieds.*)

M. Rasiphe. — C'est singulier! qu'est-ce que ça peut être?

EUSÈBE. — Mais c'est bien simple, — c'est le fantôme. — Allons-nous-en.

IRÈNE. — Oh! oui, papa, allons-nous-en.

M. RASIPHE. — Cela va finir par quelque chose de tout naturel, et peut-être de très-ridicule. — Je le saurai tout de suite, en allant toucher cet objet blanc qui offre aux yeux, en effet, la forme que les contes prêtent au fantôme couvert d'un linceul; — mais cherchons à deviner ce que c'est. — D'abord ce n'est pas un revenant, parce qu'il n'y a pas de revenants; — ce n'est pas un malfaiteur, et c'est dans cette prévision que j'avais pris ma canne, parce que, loin de s'habiller d'une façon qui permette de le voir dans la nuit, il aurait tout intérêt à mettre des vêtements sombres. — Voyons celui de vous deux auquel la peur laissera assez de jugement pour deviner cette espèce d'énigme.

IRÈNE. — Allons-nous-en, papa.

EUSÈBE. — Oui, papa, allons-nous-en, Irène a peur.

M. RASIPHE. — Tu pourrais lui ôter sa peur en allant voir de près ce que c'est que cette forme blanche, et en revenant nous le dire.

IRÈNE. — Lui! j'irais plutôt, moi.

EUSÈBE. — Eh bien, vas-y?

M. RASIPHE. — Que dirais-tu, Eusèbe, si je t'obligeais d'y aller, ou si je t'y traînais de force?

EUSÈBE. — Oh! papa, vous ne feriez pas cela! Tenez, ça remue.

M. RASIPHE. — C'est ce que tu faisais cependant à ta sœur, quand tu la poursuivais avec l'araignée qui l'effrayait.

EUSÈBE. — Oh! papa, quelle différence!

M. RASIPHE. — Il y en a une grande, en effet; — c'était une vraie araignée, et ceci n'est pas un fantôme. — Ce n'est pas une statue, il n'y en a pas par là. — Ma foi, je ne devine pas. — Allons voir ce que c'est.

IRÈNE. — Oh! papa.

EUSÈBE. — Allons-nous-en, papa.

M. RASIPHE. — Eh bien, attends-moi là.

IRÈNE. — J'aurai encore plus peur de rester seule avec ce poltron d'Eusèbe.

M. RASIPHE. — Tu n'as pourtant que deux partis à prendre, rester là avec lui, ou venir avec moi.

IRÈNE. — Mais si nous rentrions, papa; il fait froid.

M. RASIPHE. — Il fait une soirée charmante, comme il convient à la fin d'avril.

(*M. Rasiphe se dirige vers l'objet mystérieux.*)

IRÈNE. — Papa, j'aime mieux aller avec vous.

EUSÈBE. — Et moi aussi.

M. RASIPHE, *à dix pas de l'objet, s'arrête sans pouvoir encore discerner quelle est cette forme blanche qui remue*

et s'incline par moments. — Irène, tu vas rester là; et toi, tu vas demeurer auprès de ta sœur, tu ne la quitteras pas; ta frayeur de ce moment, qui n'a plus qu'une minute à durer, est la faiblesse de ton âge; mais abandonner ta sœur devant ce que tu crois un danger, ce serait de la lâcheté. (*Il fait quelques pas; — les deux enfants, dans les bras l'un de l'autre, sont tout tremblants*).



M. Rasiphe, *de loin.* — Ma foi, je n'avais pas deviné.

Eusèbe. — Eh bien, papa?

M. Rasiphe, *riant.* — C'est quelqu'un qui veut donner

ce soir même un bouquet à Irène, et qui donnera des fruits à Eusèbe cet été.

EUSÈBE. — Mais pourquoi riez-vous, papa?

M. RASIPHE. — Venez tous les deux. (*Il va au-devant d'eux, les prend par la main, et les ramène auprès d'un beau merisier tout couvert de fleurs blanches.*)

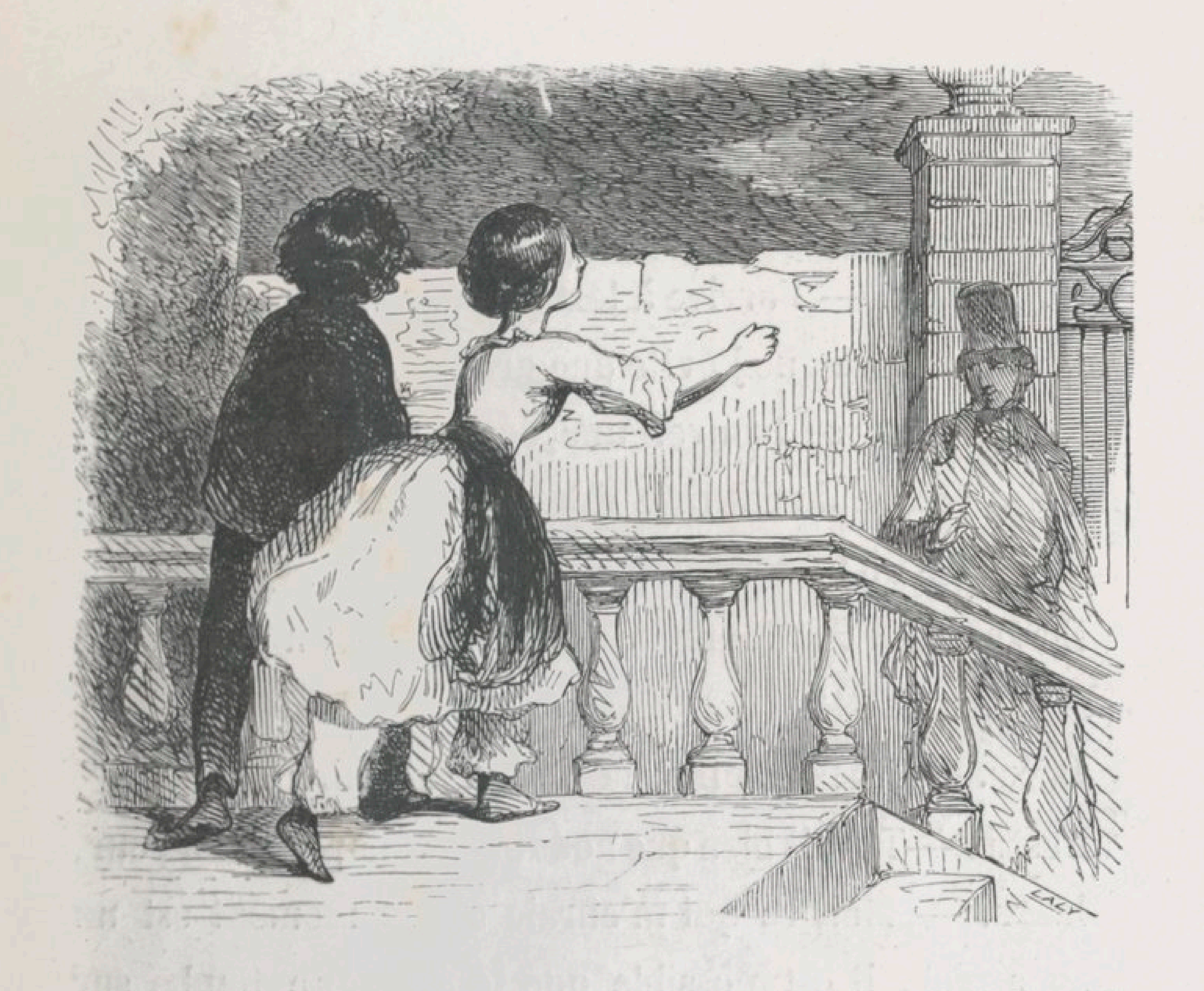
IRÈNE. — Ah! ce pauvre Eusèbe; j'aime mieux avoir peur des araignées que des merisiers.

EUSÈBE, *cueillant une branche fleurie et la donnant à sa sœur.* — Tiens, Irène, raccommodons-nous, et prions papa de nous apprendre à ne plus avoir peur.

M. RASIPHE. — Je ne vous apprendrai pas à ne pas avoir peur; je vous apprendrai à distinguer les véritables dangers des dangers imaginaires; à éviter les premiers, ou à les affronter quand le devoir et l'honneur l'exigent : ceci est pour toi surtout, Eusèbe; le courage, la force, l'adresse, diminuent tous les périls et en font évanouir un grand nombre.



H. DELAVILLE S.J.



LE TONNERRE

IRÈNE. — Comme le ciel se couvre! — Ces gros nuages noirs semblent s'appuyer sur les arbres. — La chaleur est étouffante.

EUSÈBE. — Il va y avoir un orage.

IRÈNE. — Grand astrologue, tu aurais dû le prédire ce matin, papa ne serait pas sorti, et il va être horrible-

ment mouillé. — Mais, quel bonheur! le voici, qui entre dans la cour.

M. Rasiphe. — J'arrive à temps, pour vous et pour moi. Pour moi, parce que j'évite une grosse averse; pour vous, parce qu'il va se trouver une occasion de vous donner une des leçons de courage dont nous sommes convenus.

Irène. — Oh! un éclair.

Eusèbe. — Et le tonnerre qui roule. — On dirait qu'il est sur notre tête.

Irène. — Ah! mon Dieu! encore un éclair.

Eusèbe. — Tu sais bien que nous ne devons plus avoir peur.

Irène. — Mais ce qui m'effraie en ce moment est un danger réel, il est possible que le tonnerre tombe sur nous et nous foudroie; — je crois que j'ai parfaitement le droit d'avoir peur.

M. Rasiphe. — Certainement, mais cependant il faut renfermer cette peur dans ses limites. La foudre ne tue pas six personnes par an dans toute la France; la plus petite fièvre, le rhume, font bien plus de victimes que le tonnerre, et nous y sommes sans cesse exposés; cependant on se moquerait de quelqu'un qui pâlirait en s'écriant: Mon Dieu! j'ai peur d'avoir la fièvre.

Il y a en France trente-six millions d'habitants; supposons que six personnes doivent mourir par la foudre,

dans une année, c'est beaucoup. — Ce n'est pas trop de supposer vingt-quatre orages par an — il y aura une personne de tuée par quatre orages — donc, pendant l'orage qui se passe en ce moment, tu as une chance d'être tuée par le tonnerre, et cent quarante-quatre millions de chances de n'être pas tuée. — C'est donc un des plus rares dangers que l'on puisse courir dans la vie.



Irène. — Mais papa, je ne puis me défendre d'un sentiment de terreur, en voyant les éclairs et en entendant rouler la foudre. — L'imagination n'y est pour rien, c'est une impression physique.

M. Rasiphe. — Cela n'a rien d'étonnant, les animaux ressentent ce sentiment de terreur, certains végétaux eux-mêmes replient leurs feuilles; l'éclair remplit l'atmosphère, impressionne la nature. Cette influence est très-propre à vous faire penser à la puissance de Dieu à la fragilité



de ce monde que nous habitons, lequel peut s'anéantir comme il a été créé par un acte de sa volonté, et à la fragilité bien plus grande de notre être. Mais il ne faut pas permettre à l'imagination et aux idées fausses de rien ajouter à cette terreur naturelle que l'orage inspire à tous les êtres. Il faut d'abord bien préciser les dangers que l'on court, et celui dont je viens de vous entretenir, mes enfants, est un des moins fréquents qui puissent nous menacer. — Ainsi, je vous ai fait le calcul que vous aviez pendant cet orage une chance d'être foudroyé contre cent

quarante-quatre millions de ne l'être pas ; vous aviez bien plus de chances d'être écrasé par une voiture en allant vous promener, que d'être frappé par le tonnerre. Maintenant, ajoutons que si vous avez peur ce n'est pas l'éclair ni le bruit qui doivent vous effrayer. Si un coup de tonnerre vous frappait, vous n'en verriez pas l'éclair, bien moins encore en entendriez-vous le bruit. — L'éclair ne paraît à vos yeux qu'un peu après le choc électrique, mais le son met bien plus de temps à venir jusqu'à vous. A la distance où sont les nuages électrisés, c'est-à-dire entre 214 et 8,080 mètres, la lumière, quoique mettant un certain temps à venir jusqu'à nous, temps suffisant, comme je vous le disais, pour que la personne foudroyée ne l'ait pas vue, parcourt cependant ce petit espace avec une grande rapidité. — La vitesse de l'électricité est de 460,000 kilomètres par seconde, et celle de la lumière de 310,200 kilomètres par seconde, c'est-à-dire, de 97,550 lieues à peu près. La vitesse des sons, au contraire, n'est que de 340 mètres par seconde, c'est-à-dire, moins de la dixième partie d'une lieue. — Vous avez vu dernièrement tirer les canons à l'Hôtel des Invalides, vous avez remarqué que vous n'entendiez le bruit qu'un certain temps après avoir aperçu la lueur. Cette observation vous permet de savoir, sinon avec une régularité astronomique, du moins assez

près de la vérité, à quelle distance de vous est le nuage chargé d'électricité, — car l'éclair est une étincelle électrique qui met en contact deux nuages ou un nuage et la terre. D'après la vitesse de la lumière et la distance comparativement petite où se trouvent les nuages orageux, vous pouvez supposer que vous voyez la lumière au moment de l'explosion; ensuite, vous comptez en combien de temps le son est arrivé jusqu'à vous depuis le moment où il s'est mis en route. — Ainsi, vous savez que je fais ordinairement une lieue par heure en marchant; vous me demandez, à mon arrivée, combien j'ai mis de temps à venir jusqu'ici; je vous réponds trois heures. — Combien ai-je fait de chemin?

Eusèbe. — Belle question! trois lieues.

Irène. — A moins que vous ne vous soyez arrêté en route.

M. Rasiphe. — Comme je vous l'ai dit, il ne s'agit pas d'une vérité tout à fait mathématique, mais d'une grande approximation de la vérité; de même que je puis m'être arrêté en route, le son peut aussi être influencé dans sa marche par la direction du vent.

Eh bien! guettez le premier éclair, et prenez ma montre qui marque les secondes, ou plutôt comptez les battements de votre pouls, qui, en bonne santé, se répètent à peu près toutes les secondes.

Voici un éclair! — comptez... — Ah! voici maintenant le son. — Combien de battements avez-vous comptés entre l'éclair et le bruit?



IRÈNE. — Treize.

EUSÈBE. — Et moi quinze.

M. RASIPHE. — Prenons la moyenne, c'est-à-dire, quatorze. — Eh bien! le nuage électrique est à plus d'une lieue de nous — en comptant la lieue pour quatre kilo-

mètres (4,000 mètres ou 2,000 toises) et la marche du son pour 340 mètres par seconde.

Irène. — Encore un éclair!

Eusèbe. — Neuf.

Irène. — Huit.

M. Rasiphe. — Eh bien?

Eusèbe. — La nuée est à peu près à trois quarts de lieue (3,000 mètres).

Irène. — L'orage se rapproche.

Eusèbe. — Un éclair!

Irène. — Vingt-deux! Cette fois la nuée est loin.

Eusèbe. — Tiens, c'est amusant.

M. Rasiphe. — Outre que cette expérience vous empêche de vous exagérer le danger, elle a l'avantage d'occuper et de distraire l'esprit. — Pendant ces trois derniers coups de tonnerre, Eusèbe n'a pas pensé seulement à se contenir pour ne pas manifester de craintes, et Irène n'a même pas songé à se cacher la tête dans les mains. On raconte que le peintre Joseph Vernet, se trouvant sur mer pendant une tempête, se fit attacher au pied du grand mât du navire pour ne pas être emporté par les lames, et oubliant le danger qu'il courait, ne pensait qu'à la magnificence du spectacle, et criait : « Ah! la belle tempête! c'est un enfer d'eau! » — Parlons donc de la foudre. La

foudre suit en général les corps conducteurs de l'électricité.

Eusèbe. — Alors, papa, il ne faut avoir aucune peur du tonnerre, et je ferai, désormais, comme mon cousin Achille, qui chante des chansons à boire pendant l'orage, et va se promener.



M. Rasiphe. — Il n'y a aucune raison de se dérober à l'influence sérieuse et méditative qu'exerce l'orage sur l'esprit. — Il serait bien difficile de prouver que le tonnerre n'est pas la voix de Dieu, comme le soleil est son regard. — C'est au moins un grand et imposant spectacle, et ce n'est que par fanfaronnade que l'on affecte des pensées joviales pendant que la foudre gronde. Je veux que tu sois brave, mais je ne veux pas que tu sois fanfaron. L'homme brave connaît le danger parce qu'il ose le considérer en face; il n'est pas insensible, il subit la loi naturelle de l'appréhension, de la douleur et de la destruction,

mais il surmonte cette influence lorsque son honneur ou son devoir l'ordonne. — Le fanfaron, c'est la parodie du brave; il ne croit pas au danger, parce qu'il n'ose le considérer, et le brave parce qu'il le croit éloigné; — comme si, parce que le fort Samson avait une longue chevelure, quelqu'un espérait répandre l'épouvante au moyen de faux cheveux, ce serait Samson en perruque.

Eusèbe. — Cependant, papa, Achille est brave. — L'autre soir, quand ce capitaine et lui sont partis ensemble de la campagne par ce chemin qu'on dit dangereux, le capitaine a demandé un bâton, et Achille l'a beaucoup plaisanté et n'en a pas voulu prendre.

M. Rasiphe. — C'est, au contraire, une preuve de ce que je te disais. — L'homme brave est celui qui se dit à lui-même : — on dit la route dangereuse, il est possible que je sois attaqué; si je suis attaqué, je me battrai. Le fanfaron, au contraire, aime à penser qu'il n'y a pas de danger, qu'on ne l'attaquera pas. — Prendre une arme lui ferait peur, ce serait donner de la réalité à ses appréhensions; mais s'il est attaqué en réalité, que fera-t-il? Il criera à la garde, au milieu de la campagne, où il se laissera dévaliser. — N'as-tu pas entendu ce que le capitaine a répondu à Achille, qui lui disait : « Vous avez donc peur? — Oui, dit-il, j'ai peur qu'on ne me fasse du mal,

j'ai peur qu'on ne me tue, j'ai peur qu'on ne me dévalise, et je veux donner à ceux qui le tenteraient la peur d'avoir les os rompus. — J'ai vu la guerre, mon jeune ami, ajouta-t-il, et cette grande assurance que vous affichez, ne prouve qu'une chose, c'est que si on nous attaque, il faut que ce bâton nous défende tous les deux. » — En effet, à voir Achille et le capitaine se mettre en route, on pour-



rait penser que l'un d'eux seulement était prêt à se battre. Que penserait-on d'un capitaine de vaisseau qui ne voudrait pas de canon à son bord, sous prétexte qu'il n'a pas

peur, en traversant l'Océan en temps de guerre? — Il faut voir le danger du tonnerre de façon à ne pas se l'exagérer, mais il ne faut pas augmenter ses chances funestes. Vous avez, vous disais-je, une chance d'être tué par la foudre contre cent quarante-quatre millions de chances de ne l'être pas; mais si à cette loterie vous trichez pour prendre un mauvais billet, les chances changent naturellement. — Pendant un orage il faut éviter de courir, et de se réfugier sous un arbre. — C'est une pratique mauvaise que celle qui est encore usitée dans quelques campagnes de sonner les cloches pendant l'orage, soit à cause du mouvement imprimé à l'air, soit parce que les cloches s'électrisent et se chargent des courants électriques; il est constaté que cet usage a souvent fait tomber le tonnerre sur les clochers, et causé la mort des sonneurs. En 1718, dans la Basse-Bretagne entre Landerneau et Saint-Paul-de-Léon, le tonnerre tomba sur vingt-quatre églises où l'on sonnait les cloches.

Irène. — Voici l'orage passé, un vent frais sépare et chasse les nuages, le soleil reparaît, les gouttes d'eau brillent sur les feuilles comme des pierreries. — Tout semble rafraîchi et ranimé dans la nature, les oiseaux chantent sur les arbres leurs chansons les plus gaies.

L'ESPRIT DES LOIS

OU

LES VOLEURS VOLÉS

NOUVELLE.


H. DELAVILLE.



L'ESRIT DES LOIS

OU

LES VOLEURS VOLÉS

FÉLIX RAMPAL A AUGUSTE GROLLIER.

Mon cher Auguste,

A la fin de l'année scolaire, lorsque nous n'avions plus que quinze jours à attendre cette époque si désirée, *les vacances !* lorsque chaque matin nous effacions d'un trait

de plume, sur l'almanach, le jour commencé, qui diminuait d'autant le nombre de ceux qui nous séparaient encore du 10 août, nous nous sommes promis de nous écrire, et de ne pas nous oublier mutuellement au milieu des plaisirs que l'éloignement de nos parents nous devait empêcher de goûter ensemble. C'est encore une façon de partager mes amusements avec toi que de t'en faire le récit, et tes lettres me racontant que tu t'amuses de ton côté, me permettront de jouir sans remords du bon temps que j'ai à passer à la campagne.

C'est moi qui m'acquitte le premier de notre promesse, et je le fais avec d'autant plus d'empressement que j'ai à te donner une nouvelle qui, je l'espère, te fera autant de plaisir qu'à moi.

Cette lettre en contient une de mon père pour le tien ; il le prie de te permettre de venir passer une semaine à la campagne avec moi. Juge comment j'ai reçu cette proposition. J'avais dit à mon père que nous étions amis comme Oreste et Pylade, *copins* comme Nisus et Euryale, et je ne lui avais pas dissimulé que la seule chose qui manquait aux plaisirs qu'il me procure pendant les vacances, était celui de partager ces plaisirs avec toi. Je suis heureux, m'a-t-il dit, mon cher Félix, de te voir capable de ressentir l'amitié, et je vais m'efforcer de réaliser un désir que

ton ami doit éprouver de son côté. Puis il m'a dit sur l'amitié toutes sortes de très-belles choses, lesquelles, quoique n'étant ni en vers ni en latin, m'ont cependant fait beaucoup plus d'impression que tout ce que nous avons jamais vu sur ce sujet, soit en thème, soit en version. Mon père était tout ému en me parlant; il est vrai qu'il a été bien fidèle à l'amitié de collége, car nous avons pour voisin un de ses camarades d'enfance, dont il ne s'est jamais séparé. Tous deux se sont, pendant le cours de leur vie, rendu de mutuels services; ils ont été soldats ensemble, et sont rentrés ensemble dans leurs foyers. Mon père ayant hérité de la propriété qu'il habite, M. Balfour a acheté une maison tout près de la nôtre; un mur mitoyen sépare nos jardins. Mon père et M. Balfour se voient tous les jours; M. Balfour, qui ne s'est pas marié, dîne ici deux ou trois fois par semaine, quand l'idée lui en vient; on ne l'invite jamais; les domestiques lui demandent, quand il est là : Monsieur, dînez-vous ici? et, selon sa réponse, on met ou on ne met pas son couvert. Les domestiques savent si bien comment mon père et lui sont ensemble, qu'ils sont tout aussi prévenants pour lui que pour leur maître. Ainsi, hier, j'entendais la servante qui lui disait :

— Monsieur Balfour, dînez-vous ici?

— Non, mon enfant, répondit-il.

Mon père, devant lequel ce dialogue avait lieu, n'insista pas; M. Balfour sait bien qu'il lui fait grand plaisir quand il dîne à la maison, et il n'y a jamais de cérémonies entre eux; mais la servante reprit :

— Vous avez tort de ne pas dîner ici, monsieur Balfour; j'ai acheté ce matin un très-beau brochet.

— Ah! il y a un brochet? dit M. Balfour, c'est une autre affaire; eh bien, mon enfant, vous mettrez mon couvert.

Et mon père ne lui dit pas même : Ça me fait plaisir. Non, M. Balfour le sait bien, et mon père sait qu'il le sait.

Voilà comme il faudra que nous soyons ensemble, mon cher Auguste; entre les belles choses que mon père m'a dites ce matin sur l'amitié, il y avait ceci : La nature ne t'a pas donné de frère; eh bien! un ami, c'est un frère qu'on choisit soi-même. Je te choisis donc pour frère, mon cher Auguste, et j'espère que tu trouveras de ton côté en moi ce que tu voudrais trouver dans un frère, si tes parents avaient d'autres enfants.

J'espère bien que ton père n'hésitera pas à accorder ce que le mien lui demande dans sa lettre, et que la perspective de passer huit jours ensemble ne te plaît pas moins qu'à moi.

Ne t'effarouche pas de la «sévère surveillance» que mon père promet au tien d'exercer sur nous; c'est là une de ces

choses qui se disent entre pères; mais je puis t'assurer, d'après mon expérience, qu'au fond cela n'a rien d'inquiétant. Voilà plus d'une semaine que je suis ici déjà, j'ai fait tout ce qui m'a passé par la tête; j'ai satisfait toutes



mes fantaisies, j'ai cassé pas mal de choses, et il ne m'a pas grondé une seule fois.

Je finis ma lettre comme Cicéron finit les siennes à Atticus : *Vale.*

FÉLIX RAMPAL.

AUGUSTE GROLLIER A FÉLIX RAMPAL.

Tuam epistolam pergratam mihi fuisse fateor. Cette première phrase a pour but de te rendre le latin que tu m'as mis à la fin de ta lettre, après quoi je vais parler un langage humain. Décidément, les pères valent mieux que leur réputation : de même que je n'ai pas voulu être en reste de latin avec toi, je ne serai pas non plus en reste de père bon et indulgent. Mon père répond au tien ; il refuse tout net la proposition qui lui est faite pour moi d'aller passer huit jours chez toi.

Je te vois d'ici t'écrier : Ah ! c'est ça que tu appelles un père bon et indulgent !

Ne m'interromps pas, et laisse-moi continuer.

Il refuse tout net de me laisser aller passer huit jours chez toi, si tu ne viens pas me chercher ici, et si tu ne t'y

reposes pas pendant une semaine des fatigues que t'occasionneront les douze lieues qui nous séparent.

Je pense qu'il faudra nous soumettre à cette décision arbitraire; je ne pense pas que le tyran qui l'a rendue se laisse fléchir et consente à la modifier; il faut savoir se résigner à la fatalité et obéir à l'aveugle destin.

Plaisanterie à part, nous n'avons pas, pour le moment, à nous plaindre de notre sort. Si, chez toi, nous aurons à souhait tous les plaisirs de la campagne, mon père se propose de nous mener au spectacle, au Cirque, à l'Hippodrome, etc. Chacun de nos huit jours sera marqué par un plaisir, le programme en est déjà fait, et si je ne te le communique pas, c'est que je veux te laisser le plaisir de la surprise. C'est donc moi qui aurai le premier à exercer les devoirs de l'hospitalité; je vais relire les détails de celle que reçurent et Ulysse chez Alcinoüs, et Énée chez Évandre, afin de ne manquer à rien de ce qui est dû à l'illustre étranger placé sous la protection de mes pénates. *Totus tibi.*

AUGUSTE GROLLIER.

Tout alla au gré de nos deux amis. M. Rampal envoya Félix à Paris; puis, la semaine écoulée, il alla les chercher lui-même chez M. Grollier, avec lequel il fut convenu qu'il viendrait également chercher son fils à la campagne la semaine suivante.

Les douze lieues qui éloignent de Paris l'habitation de M. Rampal furent employées de deux manières par Félix et par Auguste; pendant la première moitié du parcours, ils rappelèrent tous les amusements que M. Grollier leur avait procurés à Paris; les tours d'agilité du Cirque et de l'Hippodrome et les surprenants exercices de Robert Houdin furent successivement passés en revue. M. Rampal écouta les récits qui lui furent faits avec une patience dont les enfants ne songèrent pas à lui savoir gré; ce sujet épuisé, on s'élança dans l'avenir, c'est-à-dire que Félix développa les plaisirs que la campagne allait leur offrir à son tour.

On arriva avec un appétit de lycéen : le cas était prévu; madame Rampal savait qu'elle allait avoir deux fils pendant une semaine, et elle avait dans le cœur des trésors de bonté qui ne lui permettaient pas d'être parcimonieuse : elle aimait d'avance l'ami de son fils.

Le premier jour fut employé à visiter le jardin, la basse-cour, puis l'on dîna et l'on se coucha de bonne heure. Les

premiers rayons du soleil, le lendemain, trouvèrent les deux amis éveillés; on devait aller déjeuner à une lieue plus loin, dans une ferme appartenant à M. Rampal. Le voyage se fit à cheval; M. Balfour avait prêté deux che-



vaux extrêmement doux pour Félix et pour Auguste; il était à cheval lui-même. M. Rampal conduisait sa femme dans un cabriolet.

Devant la ferme coulait une petite rivière. Après le

déjeuner, on fit sur la rivière une promenade en bateau. Des saules, des peupliers, des aunes, plantés sans ordre sur les deux rives, rejoignaient parfois leurs branches par-dessus la rivière, et formaient des berceaux à travers lesquels le soleil ne pénétrait pas. De belles plantes s'étendaient sur l'eau, et formaient, de quelques parties de la



petite rivière, un parterre admirable; le nénuphar étalait ses larges feuilles rondes, entre lesquelles s'épanouissaient

les belles fleurs blanches qui lui ont fait donner le nom de lis des étangs; ailleurs s'étendait la variété à fleurs jaunes. Plus près de la terre, les sagittaires lançaient hors de l'eau leurs feuilles semblables à des flèches, et leurs fleurs formées de trois pétales blancs, avec une tache d'un violet clair au centre de la fleur; les butomes balançaient leurs couronnes de fleurs roses, et les *myosotis* cachaient dans l'herbe leurs petits épis d'un beau bleu d'azur.

Les libellules aux ailes de gaze, au corps de saphir, d'émeraude, de topaze ou de turquoise, voltigeaient au-dessus des plantes aquatiques.

De temps en temps, un martin-pêcheur effrayé s'élançait du feuillage d'un vieux saule, en jetant un cri aigu, et traversait la rivière d'un vol rapide et droit sans le moindre détour.

— Oh! la charmante promenade! disait Auguste.

— Quel dommage qu'elle finisse si vite! disait Félix.

— Nous y reviendrons, dit M. Rampal.

— Bien mieux, ajouta madame Rampal, nous y passerons toute la journée, et nous dînerons tous sur l'herbe.

— Mieux encore, dit M. Balfour, nous ferons une partie de pêche. Je ferai amorcer d'avance une place que je con-

nais, et je me charge de fournir des lignes excellentes à nos jeunes amis.

— Oh! quel bonheur! s'écria Auguste.

— Et quand cela? demanda Félix.

— Mais, répondit M. Rampal, ce sera pour dimanche.

— C'est aujourd'hui jeudi, soupira Auguste.

— Ce soupir veut dire que c'est bien loin, interpréta madame Rampal; mais il n'y a pas de mal d'attendre un peu le plaisir. D'ailleurs, M. Grollier arrivera samedi, et pourra participer à la fête.

— S'il allait faire mauvais temps! dit Félix.

— Le temps est au beau fixe, reprit M. Balfour; mon rhumatisme m'avertirait d'un changement de temps au moins trois jours d'avance, et il ne me dit absolument rien.

La promenade terminée, on remonta à cheval et on retourna à la maison; l'entretien roula sur la charmante rivière et ses bords fleuris, et sur la partie de pêche projetée; un mot revenait souvent sur les lèvres des enfants, en forme de refrain :

— Pourvu qu'il fasse beau temps!

— Il n'y a pas de danger de ce côté-là, répondait M. Balfour.

Le lendemain, M. Balfour donna à chacun des deux

amis une belle canne à pêche avec une ligne excellente. Il avait envoyé dès le matin chercher ses présents à Paris. Il avait recommandé que les cannes et les lignes fussent



exactement pareilles. Elles furent reçues avec une grande joie. On passa presque toute la soirée à parler de pêche, et les deux enfants gravèrent chacun sur le bouchon de leur ligne les lettres initiales de leur nom.

M. Balfour, qui était grand pêcheur, ne fut avare ni de détails, ni d'instructions, ni d'anecdotes.

M. et madame Rampal et M. Balfour devaient dîner chez

un voisin; on les avait, il est vrai, engagés à amener les deux lycéens, mais les parents avaient quelques raisons de croire que ce dîner n'aurait rien d'agréable pour les enfants, et ils leur avaient fait préparer à la maison un dîner à leur goût, leur laissant pour leurs amusements toute la liberté possible.

Auguste et Félix se promenèrent dans le jardin et dans la campagne, ils jouèrent à tous les jeux qui leur passèrent par la mémoire; mais après le dîner ils ne savaient plus que faire. Ils se promenèrent encore dans le jardin; ils



trouvèrent une échelle et s'en servirent pour regarder par-

dessus les murailles dans les jardins des voisins. Celui de M. Balfour était incontestablement le plus beau et le mieux tenu. On y voyait surtout de magnifiques espaliers chargés de fruits.

— Que de fruits ! s'écria Auguste.

— Et il y en aura la moitié de perdus.

— Comment cela ?

— M. Balfour veut qu'on en laisse une part aux oiseaux ; puis il se plaît à les voir ainsi garnis, et il ne les cueille qu'à son corps défendant.

— Si ça n'est pas un meurtre de laisser perdre des abricots comme ceux que je vois là-bas !

— Et si tu savais comme moi comme ils sont bons, tu aurais encore plus de regrets.

— Ils sont énormes.

— Des abricots-pêches, rien que cela.

— Comment se fait-il qu'il n'en donne pas chez toi ?

— Il en apporte quelquefois, quand il y pense, mais comme on sait qu'il se les arrache du cœur, on fait des cérémonies.

— Ça n'est pas moi qui en ferais !

— Ni moi, mais j'ai inventé mieux que cela.

— Quoi donc ?

— Je fais comme les oiseaux, je prends ma part.

— Oh ! Félix !

— Que veut dire ce : Oh ! Félix ?

— C'est bien hardi... et bien mal ce que tu fais là.

— Je ne prends que sur la part des oiseaux ou sur celle des loirs.

— Oh ! les beaux abricots !

Malheureusement les deux amis étaient à cheval sur le mur ; plus malheureusement encore, Auguste, tout en blâmant avec une énergie décroissante l'action de Félix, ne perdait pas de vue les abricots. Félix plaidait une mauvaise cause, mais la vue des abricots portait dans l'esprit d'Auguste d'abord des doutes, puis graduellement une conviction que l'éloquence de son condisciple n'eût sans doute pas suffi à faire naître.

Et encore le jour diminuait, et les ombres, qui donnent de l'audace au crime, commençaient à se répandre sur la terre. Bref, après des combats entre la conscience et la gourmandise, après des hésitations sans nombre, Auguste fut vaincu ; ils hissèrent l'échelle sur le mur et la firent glisser dans le jardin du voisin ; puis là, les deux amis, semblables cette fois à Nisus et à Euryale qu'ils s'étaient proposés pour modèles dans leurs élans d'amitié enthousiaste, firent sur les espaliers de M. Balfour un ravage semblable à celui que les deux Troyens firent dens le camp des

Rutules. Je pourrais faire, à l'imitation du poëte latin, l'énumération des fruits qui furent les victimes de l'expédition.



Ils n'étaient pas encore rassasiés du carnage, lorsqu'un bruit qui leur sembla partir de la maison du voisin leur inspira une terreur subite ; ils se poussèrent du coude, et, sans parler, ils grimpèrent de l'échelle sur le mur. Là, après avoir retiré l'échelle, ils redescendirent dans le jardin de M. Rampal.

Quand ils furent remis de leur frayeur, ils se consultèrent.

— As-tu entendu?

— Oui... et toi?

— Pourvu qu'on ne nous ait pas vus.



— Oh! il n'y a pas de danger. D'ailleurs, je ne vois pas de lumière dans la maison du voisin.

— C'est égal, dit Auguste, ça n'est pas trop bien ce que nous avons fait là.

— C'est parce qu'il n'y a plus d'abricots, répondit Félix,

que tu reviens à des sentiments honnêtes ; ça n'empêche pas que tu allais bien.

— C'est qu'ils sont aussi bons qu'ils sont beaux. Mais es-tu sûr qu'on ne s'en aperçoive pas ?

— Il y en a tant !

— Dis plutôt : il y en avait tant, — j'en ai mangé pas mal.

— Je n'ai pas non plus perdu mon temps ; mais on croira que ce sont les oiseaux.

Malgré l'assurance qu'affichait Félix, ce ne fut pas sans



quelque inquiétude qu'il vit M. Balfour entrer le lende-

main dans la maison. Chaque fois que, dans la conversation, il fut question de fruits et de jardin, les deux coupables respiraient à peine, n'osaient lever les yeux et évitaient même de se regarder entre eux.

Mais il ne fut question de rien; et le soir Félix dit à Auguste : tu vois ce que je te disais; il ne s'en est pas aperçu, ou il met le crime sur le compte des oiseaux.

M. Grollier était arrivé; on parla de la partie du lendemain, on consulta le baromètre. Les enfants, la veille, en voyant M. Balfour froncer le sourcil et se rappelant le fameux rhumatisme qui l'avertissait si bien du mauvais temps, lui avaient demandé deux ou trois fois s'il ne souffrait pas; mais depuis le vol des abricots, au moindre nuage qui obscurcissait le front du voisin, il leur semblait qu'il songeait à ses abricots, et ils n'osaient plus lui demander des nouvelles de son rhumatisme.

Le dimanche, il faisait à peine jour, lorsque Félix sortit sur la pointe des pieds de la chambre pour voir le temps qu'il faisait, sans éveiller Auguste; mais il trouva dans le jardin Auguste qui était sorti sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller Félix. L'air était pur et limpide, quelques petits flocons de nuages ou plutôt de légères vapeurs ne tardèrent pas à prendre une teinte rosée au point de l'horizon opposé à celui où le soleil se levait, quoiqu'on ne le

vît pas encore. Les oiseaux gazouillaient dans les arbres, une épaisse rosée brillait sur l'herbe, tout annonçait une belle journée.



— Il fait beau! s'écria Auguste.

— C'est-à-dire que la journée sera magnifique.

— Personne n'est encore levé dans la maison?

— Ma mère ne viendra à la ferme que plus tard, avec une servante. — Mais tu sais bien que nos pères et M. Balfour doivent partir avec nous, dès le point du jour, comme dit le voisin.

— Tiens, les voilà.

— Allons, êtes-vous prêts, Castor et Pollux? dit M. Balfour.

— Il y a longtemps.

— Bravo ! Eh bien, en route; vous avez tout ce qu'il vous faut ?

— Nous n'avons à prendre que nos cannes à pêche et nos lignes.

— Allez les chercher.

Auguste et Félix gravirent les escaliers en courant. M. Balfour, M. Rampal et M. Grollier avaient échangé un regard qui eût donné à réfléchir aux deux condisciples, s'ils avaient vu ce regard.

Leur retour fut loin d'être aussi rapide que leur départ avait semblé le promettre.

M. Rampal les appela; enfin ils redescendirent, mais confus, stupéfaits.

— Qu'avez-vous donc?

— Nos cannes à pêche et nos lignes...

— Eh bien !

— Eh bien... nous ne les trouvons nulle part.

— C'est que vous cherchez mal.

— Nous les avions placées ensemble dans la pièce vide qui est entre nos deux chambres... et il n'y a plus rien.

Ils remontèrent, cherchèrent, fouillèrent ; au bout d'une demi-heure il fallut y renoncer.

— Il n'y a pourtant pas de voleurs ici, disait M. Rampal.

Enfin, on décida qu'on allait néanmoins se mettre en route ; l'heure la plus favorable pour la pêche allait s'écouler, on verrait là-bas à s'arranger ; les enfants regarderaient pêcher : ça ne serait pas si amusant que de pêcher eux-mêmes, mais ils n'avaient qu'à serrer leurs ustensiles



avec plus de soin. On leur prêterait peut-être un peu les lignes, etc., etc. Ils partirent l'oreille basse.

Je compte sur une bonne pêche, disait M. Balfour; on a amorcé par mon ordre avec du blé cuit en certain fond que je connais et où j'ai toujours fait d'assez bonnes affaires.

— Le temps est des plus favorables, disait M. Rampal; pas un souffle de vent.

On arriva à la ferme, puis on se dirigea vers le fond désigné; les espérances de plaisir de Félix et d'Auguste étaient déjà bien diminuées, cependant il faisait un temps magnifique; ils regarderaient la pêche, et on n'aurait pas la cruauté de ne pas les faire pêcher un peu eux-mêmes.

M. Grollier, M. Rampal et M. Balfour choisirent leurs places et apprêtèrent leurs lignes. Les deux enfants avaient le cœur un peu gros; ils remontèrent sur la berge et se promenèrent dans la prairie, puis ils redescendirent vers la rivière, et se trouvèrent à cent pas de ceux qu'ils voulaient rejoindre. Il y avait là aussi des pêcheurs, — probablement un père et son fils; — leur costume annonçait des cultivateurs, ils paraissaient fort heureux. — Le père tira un poisson de l'eau, et le fils ne tarda pas à en faire autant. C'est le jardinier de M. Balfour, dit Félix; les deux condisciples suivaient avec attention le bouchon qui flottait sur l'eau. Tout à coup Félix poussa Auguste du coude.

— Quoi? dit Auguste à voix basse.

— Regarde le bouchon du vieux.

— Eh bien ! est-ce que ça mord ?

— Il ne s'agit pas de cela, regarde ce bouchon.



— Ah ! mon Dieu !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Remontons.

Quand ils furent suffisamment éloignés des pêcheurs. — Je n'en reviens pas, dit Auguste.

— Ce sont très-bien nos lignes.

— Parbleu ! cet A que j'ai gravé sur le bouchon de la mienne !

— Il faut consulter nos parents.

Les deux pères et M. Balfour manifestèrent d'abord quelque incrédulité ; cependant, sur l'affirmation énergique des enfants, ils replièrent leurs lignes et se dirigèrent vers l'endroit qui leur était désigné.

— C'est ma foi vrai, dit M. Balfour. — Ohé ! Pierre Vigan !

Pierre Vigan se retourna avec un air d'assez mauvaise humeur, mais en reconnaissant M. Balfour, il salua et dit : Avez-vous quelque chose à m'ordonner, monsieur ?

— Oui, monte un peu ici.

Pierre Vigan confia sa ligne à son fils et monta auprès de M. Balfour.

— Il paraît que tu pêches, maître Pierre ?

— Oui, monsieur, c'est dimanche...

— Et tu prends du poisson ?

— Ça a l'air de mordre assez bien.

— Tu parais avoir d'assez bonnes lignes.

— Elles me coûtent assez cher pour cela.

— Ah ! tu les as achetées ?

— Pas précisément, monsieur.

— Pierre, ces lignes ne sont pas à toi, c'est moi qui les

avais achetées pour ces deux enfants qui n'ont pu les retrouver ce matin. Pierre! tu les as volées!

— Non, monsieur.

— Seras-tu assez hardi pour nier que ce sont là les lignes que j'ai fait acheter avant-hier?

— Non, monsieur, je ne le nierai pas, car ce sont bien les mêmes.

— Et tu prétends que tu ne les as pas volées?

— Non, monsieur, je les ai prises.

— Mais prendre ce qui est à autrui, sans son consentement, c'est ce qu'on appelle voler dans tous les pays du monde, et ce que punissent les lois de tous les pays.

— Il faut s'expliquer, monsieur; ayez un peu de patience, et ne condamnez pas un vieux serviteur sans l'entendre. Pourquoi a-t-on établi des peines contre le vol?

— Parce que sans cela il n'y aurait plus de société, les plus forts dépouilleraient les plus faibles et en feraient leurs esclaves.

— C'est donc dans l'intérêt des faibles que l'on a fait les lois contre le vol?

— C'est au nom de la justice, et effectivement dans l'intérêt des enfants, des femmes et des faibles.

— Eh bien! mais si les faibles ne veulent plus de ces lois?...

— Comment supposer, Pierre Vigan, qu'ils renonceront à des lois qui sont leurs seules garanties contre la force et la violence?

— Je ne dis pas qu'ils aient raison d'anéantir ces lois, monsieur, mais enfin s'ils n'en veulent plus?...

— Où veux-tu en venir?

— M'y voici, monsieur. Je suis bien plus fort que ces deux jeunes messieurs; si nous n'étions que nous trois ici, et qu'il me plût de prendre leurs habits et de les laisser tout nus sur le bord de la rivière, ils ne pourraient pas m'en empêcher, trop heureux s'il ne me prenait pas fantaisie de les jeter à l'eau par-dessus le marché. Ils avaient deux belles cannes à pêche et d'excellentes lignes qui me faisaient fort envie, je pouvais les prendre, et je ne vois pas comment ils s'y seraient opposés. Mais les lois de Dieu d'abord et les lois des hommes ensuite défendent de s'approprier le bien d'autrui; ces lois les protégeaient contre moi. Eh bien! ils n'ont plus voulu de ces lois; ils ont passé par-dessus le mur du jardin, et ils sont venus me prendre mes plus beaux abricots. Je dis me prendre, quoiqu'au fond les abricots fussent à vous; mais comme je savais que vous en vouliez pour le lendemain, j'ai dû m'en procurer dans un autre jardin.

Alors je me suis dit : Tiens, ça se trouve bien; moi que

ça gênait la loi qui défend de voler, voilà que ceux à l'avantage de qui elle est faite ne veulent plus de cette loi; ils aiment mieux qu'on se prenne les uns aux autres ce qu'on pourra se prendre; ma foi tant mieux; et alors je suis entré chez M. Rampal, et j'ai pris les cannes à pêche et les lignes. On m'a dit qu'ils avaient des balles et des toupies, je compte bien les prendre pour mes plus petits enfants.

Auguste et Félix s'étaient retirés à l'écart. M. Rampal et



M. Grollier les rappelèrent; il fallut avouer le vol des abricots. Ils renvoyèrent Pierre Vigan continuer sa pêche. La

moralité n'eut pas besoin de paroles; les deux condisciples avaient compris à quel point les enfants doivent respecter des lois instituées pour protéger le faible contre le fort. On ne leur demanda ni promesses, ni excuses, on les laissa à leurs réflexions, et on parla d'autre chose. Pour eux, ils savaient à tout jamais qu'il n'est pas seulement honteux et criminel aux forts de s'approprier le bien d'autrui, mais que c'est aussi pour les faibles une très-mauvaise affaire, sans être pour cela moins criminel et moins honteux.



TABLE

EXTRAIT DU CATALOGUE

LE NOUVEAU
MAGASIN DES ENFANTS

NOUVELLE ÉDITION HETZEL

CHAQUE VOL. BROCHÉ : 2 FR.

LE LIVRE DES PETITS ENFANTS, alphabets, exercices, fables, maximes et histoires, par P.-J. STAHL, E. DE LABÉDOLLIERRE, BALZAC, vignettes, par GERARD SÉGUIN, MEISSONNIER, etc.; éd. 1853..... 1 vol.

LES AVENTURES DE TOM POUCE, par P.-J. STAHL, 150 vignettes par BERTALL.......... 1 vol.

HISTOIRE DE LA MÈRE MICHEL ET DE SON CHAT, par E. DE LABEDOLLIERRE, 100 vignettes par LORENTZ; éd. 1853.......... 1 vol.

VIE DE POLICHINELLE ET SES NOMBREUSES AVENTURES, par OCTAVE FEUILLET, 100 vignettes par BERTALL. 1853.......... 1 vol.

AVENTURES DU PRINCE CHÈNEVIS ET DE SA JEUNE SŒUR, par LEON GOZLAN, 100 vignettes par BERTALL. 1853.......... 1 vol.

MONSIEUR LE VENT ET MADAME LA PLUIE, par PAUL DE MUSSET, 120 vignettes par GÉRARD SÉGUIN.......... 1 vol.

LE PRINCE COQUELUCHE, son Histoire intéressante et celle de son compagnon Mustafa, par E. OURLIAC, vignettes par DELMAS.... 1 vol.

HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE, par ALEXANDRE DUMAS, illustré de 250 vignettes par BERTALL.......... 2 vol.

LES FÉES DE LA MER, par ALPH. KARR, vignettes par LORENTZ. 1 vol.

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE, par ALEXANDRE DUMAS, 150 vignettes par BERTALL. 1854.......... 1 vol.

HISTOIRE DU VÉRITABLE GRIBOUILLE, par GEORGE SAND, illustré par MAURICE SAND, et gravé par H. DELAVILLE.......... 1 vol.

LE ROYAUME DES ROSES, par ARSÈNE HOUSSAYE, vignettes par GÉRARD SÉGUIN.......... 1 vol.

TRÉSOR DES FÈVES ET FLEUR DES POIS, suivi du GÉNIE BONHOMME et de l'HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET, par CHARLES NODIER, 100 vignettes par TONY JOHANNOT. Nouvelle édition. 1853.......... 1 vol.

LE VICAIRE DE WAKEFIELD, traduction de CHARLES NODIER, illustré par JACQUES. 1853.......... 2 vol.

LES CONTES DE PERRAULT, illustrés par GRANDVILLE et GÉRARD SÉGUIN, seule édition complète dans ce format.......... 1 vol.

LA MYTHOLOGIE DE LA JEUNESSE, par L. BAUDE, 120 vignettes par GERARD SEGUIN.......... 1 vol.

BEAUTÉS DE LA FRANCE, vues des principales villes, monuments, châteaux, cathédrales et sites pittoresques de France, texte, par GIRAULT DE SAINT-FARGEAU, auteur du *Dictionnaire des Communes de France*, 1 volume in-8o jésus 33 gravures sur acier.

Première série, deuxième édition, broché........................ 10 fr. »
Toile mosaïque, plaque spéciale.............................. 15 fr. »
Reliure demi-chagrin, plat en toile, gardes moirées........... 15 fr. »

RUDIMENTS DE DESSIN, par C. FERRET. Étude spéciale des angles. 46 planches accompagnées d'une feuille de Texte explicatif... 10 fr. »

SOUS PRESSE :

GAZEL ET THINS, par ÉDOUARD OURLIAC, auteur du *Prince Coqueluche*.

NOUVELLE SÉRIE

12 VOLUMES SONT EN PRÉPARATION

LES ANIMAUX DANGEREUX, par ALPHONSE KARR, illustré de gravures coloriées. 1 vol. cartonné.

HISTOIRE DU CHIEN DE BRISQUET, par CHARLES NODIER, avec gravures *imprimées* en couleurs dans le texte ; reliure cartonnage riche, imprimé en couleur. 1 vol.

CASSE-NOISETTE, relié en un volume, toile, plaque spéciale, tranche dorée.. 6 fr.

LE VICAIRE, traduction de CHARLES NODIER. 1 vol. toile, plaque spéciale, tranche dorée.. 6 fr.

MÊME FORMAT

PARIS MARIÉ, par BALZAC, illustré par GAVARNI. Broché...... 1 fr. 50
PARIS A TABLE. Broché.................................. 1 fr. 50
PARIS DANS L'EAU. Do.................................. 1 fr. 50
PERRAULT, édition 1851, contes choisis. Broché............ 1 fr. 50

RELIURES COMME POUR LE MAGASIN DES ENFANTS

Toile, tranche dorée très-soignée.......................... 1 fr. 50
Plaque spéciale, mosaïque.................................. 2 fr. »

COLLECTION HETZEL A 1 FR. LE VOLUME

THÉORIE DE L'AMOUR ET DE LA JALOUSIE, par P.-J. Stahl (J. Hetzel).

HISTOIRE D'UN MERLE BLANC, par Alfred de Musset, suivie de l'Oraison funèbre d'un ver a soie, et de A quoi tient le coeur d'un lézard, par P.-J. Stahl (Hetzel).

MIMI PINSON, profil de grisette, par Alfred de Musset; suivie de Conseils a une parisienne, — Marie, — Rappelle-toi, — Adieu, Suzon, du même auteur.

LES MAITRESSES A PARIS, par Léon Gozlan, font partie de cette collection. Ce volume sera réimprimé par nous aussitôt son épuisement.

LES PEINES DE CŒUR D'UNE CHATTE ANGLAISE, par H. de Balzac, et les PEINES DE CŒUR D'UNE CHATTE FRANÇAISE, par P.-J. Stahl (Hetzel).

LA MARQUISE, par George Sand.

LES FEMMES D'AMÉRIQUE, par A. Bellegarrigue.

NOUVELLES GUÊPES, par Alphonse Karr. N° 1.

SOUS PRESSE :

NOUVELLES GUÊPES, par Alphonse Kaer. N° 2.

PHILOSOPHIE DE LA VIE CONJUGALE, par H. de Balzac.

HISTOIRE DE NAPOLÉON racontée dans une grange par un vieux soldat, par H. de Balzac.

VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA, par P.-J. Stahl.

LES GUÊPES, par Alphonse Karr, 4 vol. in-12 à.............. 3 50

BLEUETS ET SOUCIS, 1 vol. in-12, par M. de Vaucelle. .... 2 »

LE LIVRE DES CENT VÉRITÉS, par Alphonse Karr, brochure. 45 c.

LETTRE aux écrivains, aux artistes et aux éditeurs français et belges, sur la contrefaçon. — Des conséquences du décret du 28 mars 1852, qui abolit la contrefaçon. Brochure............... 75 c.

ARMÉE FRANÇAISE

IMPRIMÉE A L'HUILE ET EN COULEURS, PAR SILBERMANN, DE STRASBOURG.

Une armée complète se compose de 19 très-jolies boîtes, contenant chacune une arme différente, renfermée dans une grande boîte élégamment imprimée en or (450 hommes)........................... 25 fr. »

Chaque boîte se vend aussi séparément.

INFANTERIE

État-major de la ligne, 37 hommes.	1	70	Infant. de ligne, grenad. 25 hommes.	1	10
— de la légère...........	1	70	— — — 50 —	2	
Musique complète, 57 hommes, ligne ou légère.....................	2	10	— — voltig. 25 —	1	10
Musique avec batterie, 26 hommes, ligne ou légère...............	1	25	— — — 50 —	2	»
Musique simple harmonie, 25 h. lég.	1	10	Infant. légère, carabin. 25 —	1	10
Chasseurs à pied, 25 hommes. ...	1	10	— — — 50 —	2	»
— — 50 —	2	»	— — voltig. 25 —	1	10
			— — 50 —	2	»
			Zouaves, 25 hommes, avec drapeau.	1	10
			— 50 — —	2	»

CAVALERIE.

Hussards, 2e régiment, 18 homm.	1	50	Lanciers. 4e — 18 —	1	50
— 4e — 18 —	1	50	Carabiniers, 1er — 18 —	1	50
Chasseurs, 5e — 18 —	1	50	Cuirassiers, 1er — 18 —	1	50

ARTILLERIE.

Artilleurs à pied, 25 hommes......	1	10	Artilleurs à cheval, 18 hommes....	1	50
— — 50 —	2	»	Canons, caissons, fourgons.......	2	»

INFANTERIE DE L'ANCIEN EMPIRE.

Grenadiers, 25 hommes..........	1	10	Voltigeurs 50 hommes..........	2	»
— 50 —	2	»			
Voltigeurs, 25 —	1	10	Un camp........................	1	50

On vend ces mêmes soldats par feuilles séparées, 30 c.

Musique, demi-feuilles, et Zouaves, 20 c.

Sous presse : DRAGONS et GUIDES.

THÉATRE DE GEORGE SAND

MOLIÈRE, drame en 4 actes Prix........................... 1 50
MARIAGE DE VICTORINE, comédie en 3 actes................. 1 50
CLAUDIE, drame en 3 actes............................... 1 50

ÉMILE AUGIER

LE JOUEUR DE FLUTE. Prix............................... 1 50

LES AFFAIRES DE ROME, par JOHN LEMOINNE...................... 1 »

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Ce, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

